Cinéma

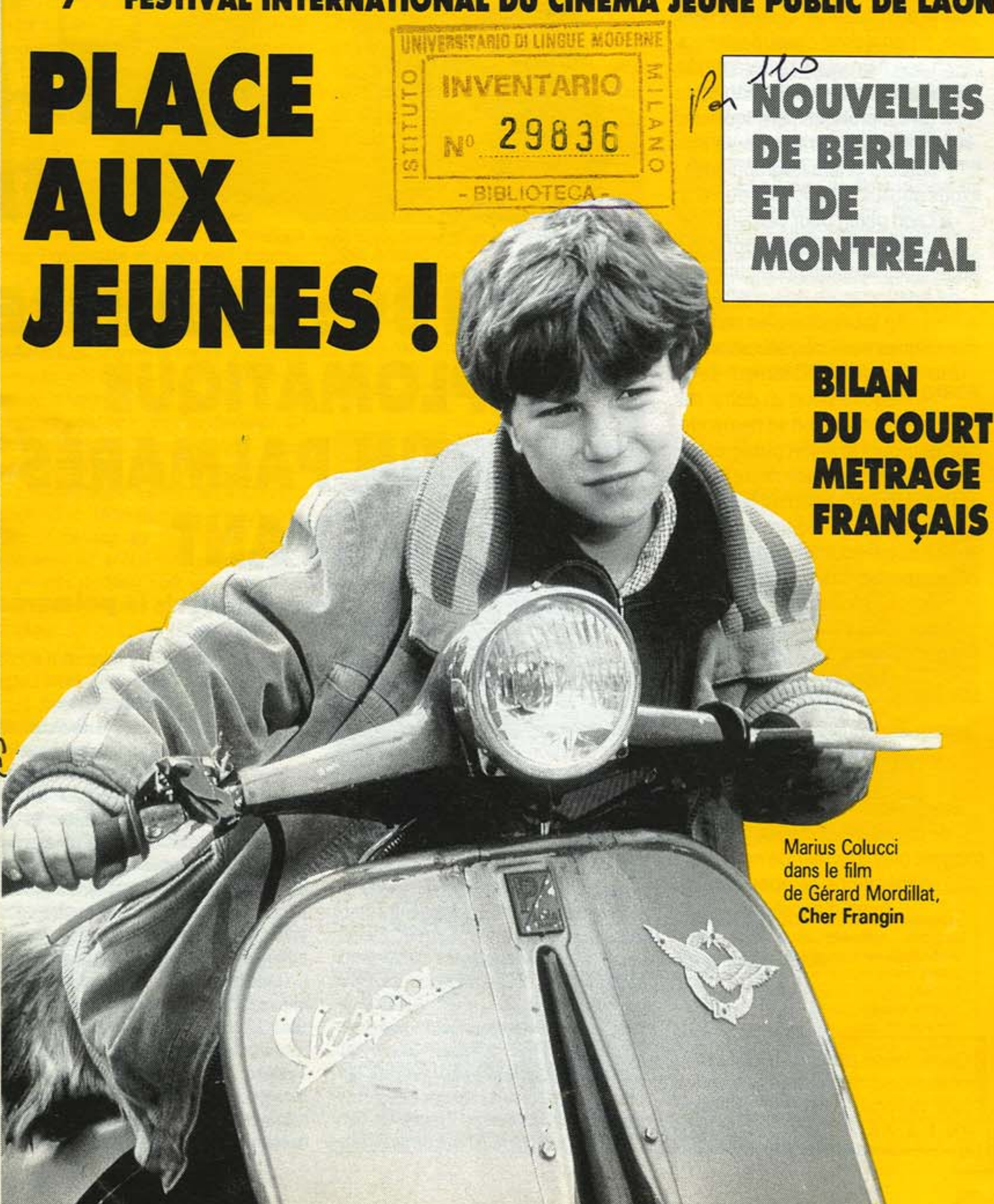
QUATRE-VINGT NEUF

7ème FESTIVAL INTERNATIONAL DU CINEMA JEUNE PUBLIC DE LAON

PLACE AUX JEUNES !

NOUVELLES DE BERLIN ET DE MONTREAL

BILAN DU COURT METRAGE FRANÇAIS



Marius Colucci dans le film de Gérard Mordillat, **Cher Frangin**

15 F • MARS 1989 • CINEMA QUATRE VINGT NEUF • ISSN 045 6926

ÉDITORIAL

Ce mois-ci, nous avons consacré un dossier au cinéma destiné au jeune public. Ce, à l'occasion du festival de Laon et de sa septième édition en particulier. Un festival qui a acquis paradoxalement une renommée plus internationale que nationale. Nul n'est prophète dans son pays. Dommage quand même sur le plan national. D'autant plus que, si l'on a droit chaque année à Laon à un vaste panorama du cinéma mondial pour la jeunesse, on est pratiquement toujours assuré d'y découvrir de nouveaux auteurs cinématographiques, « tous publics ». Mais aller de Paris à Laon paraît pour certains une entreprise insurmontable ! Regrettons le manque de curiosité de beaucoup de nos confrères. Au moment où les chiffres statistiques de la fréquentation, et marquent le fléchissement de la baisse sinon un début de progression, on se demande pourquoi le jeune public est si méprisé dans notre pays. On perd ici l'occasion de création, mais aussi le gain d'un public qui existe et qui pourrait participer au développement de la clientèle des salles. Les salles municipales et associatives font déjà un travail important dans cette direction. Reste par ailleurs que la production française est pratiquement inexistante dans ce domaine. Alors, il faut alors se tourner en direction de la Scandinavie, des pays de l'Est et de la Grande-Bretagne qui, eux songent plus à former de nouvelles générations de spectateurs. Avec d'excellents films.

Jean Rabinovici

Ce numéro paginé de 1 à 16 comprend également un cahier central, lui-même folioté de I à XII.



Je t'aime, tu m'aimes *du Tchécoslovaque Dusan Hanak*

BERLIN 89 : ÉQUILIBRE DIPLOMATIQUE POUR UN PALMARÈS DÉCEVANT

Une fois de plus, personne n'a compris le palmarès

Une fois de plus, tous les pronostics de la critique sont en déroute. Qui aurait pu penser que l'affligeant **Rain Man**, de Barry Levinson aurait eu l'Ours d'or ? Bien sûr Dustin Hoffman y est extraordinaire dans le rôle de cet artiste de génie qui découvre peu à peu le pouvoir thérapeutique de la tendresse. Mais le scénario est inexistant et il semble révoltant sur le plan strictement moral de réduire cette difficile relation entre deux frères à une suite de gags qui déchaînent l'hilarité du public. On aurait mieux admis un prix d'interprétation à Dustin Hoffman. Mais non, c'est Gene Hackman qui l'emporte, pour son rôle d'agent du F.B.I. au cœur tendre qui réussit à piéger le Ku Klux Klan par ses propres méthodes dans **Mississipi Burning** d'Alan Parker. Encore un film décevant, malgré la pureté de ses intentions. Et d'une naïveté dont on n'aurait pas cru Alan Parker capable. Lutte contre la ségrégation dans le Sud, bien sûr, mais toujours avec l'éternel duo de flics, le jeune, frais émoulu de l'école et celui qui a roulé sa bosse, et tous les poncifs du genre, sans oublier l'idylle platonique entre le flic rassis et la femme de l'un des chefs du Klan, qui est son principal témoin à charge. Quant aux carnages, incendies, lynchages et pendaisons, ils sont au rendez-vous pour faire de ce film un grand spectacle hollywoodien. Sans grand intérêt.

Décidément, Costa Gavras avait fait mieux dans **La Main droite du diable**, dont les premières séquences fournissent d'ailleurs tout le scénario de **Talk Radio** d'Olivier Stone. Un animateur radio, qui a assis son succès sur la provocation est abreuvé d'injures et de menaces par un auditeur mystérieux, dé-

chaîné contre les métèques de tous bords. L'intérêt du film réside dans une mise en scène centrée sur le décor unique du studio d'enregistrement, avec une caméra qui tourne en permanence autour du personnage. Performance d'Eric Bogosian, à qui Stone doit le sujet de sa pièce. A suivre.

Cet acte d'accusation contre l'extrême droite tombait à pic. Berlin fêtait cette année un anniversaire crucial, le cinquantenaire de 39. On venait de voir se manifester une fois de plus le mouvement néonazi. Le Festival s'était donc fixé pour objectif de soutenir la lutte contre tous les fascismes et de servir plus que jamais la compréhension entre les peuples et les cultures. Les tendances thématiques de la sélection officielle et des autres sections allaient dans ce sens. Holocauste et droits de l'Homme.

En particulier, les répercussions de la guerre étaient à l'ordre du jour. Le film de Chantal Akermann, **Histoires d'Amérique**, donne la parole à tous les émigrés juifs qui ont essayé de survivre en se coupant de leurs racines européennes pour se mettre au diapason du Nouveau Monde. Sans intégrer à aucune fiction ces gens qui sont à peine des personnages, elle les fait apparaître pour qu'ils racontent les menus problèmes de leur vie quotidienne. Dans une mise en scène très sobre, les acteurs juifs de New York incarnent avec une grande vitalité ces destins où le tragique est toujours traversé par l'humour.

Un beau film israélien a obtenu un Ours d'Argent, celui d'Eli Cohen, **Hakayitz shel Aviya (L'Eté d'Aviya)**. Le scénario autobiographique de Gila Almagor fait le portrait de sa mère Henya, qu'elle interpètre elle-même : une rescapée des camps, ancienne partisane, qui sombre peu à peu dans la folie sous les yeux de sa fille de dix ans, venue passer l'été avec elle. Œuvre sensible et attachante.

Parmi les films de la compétition, il faut également signaler **Ja milujem, ty milujes (Je t'aime, tu m'aimes)** du tchèque Dusan Hanak, avec l'excellent Roman Klosowski, les magnifiques images de **War Requiem**, de Derek Jarman, et le curieux film russe de Vadim, Abradshitov, **Sluga (Le Serviteur)**, bourré de symboles jusqu'à la gueule, mais qu'on peut aussi prendre pour un film complètement surréaliste. Sans oublier notre **Camille Claudel** nationale, qui a valu à Isabelle Adjani un prix d'interprétation mérité et **La Bande des quatre**, de Jacques Rivette, qui a obtenu une mention spéciale.

Quant aux autres sections, le Forum reste toujours le lieu des découvertes et des enthousiasmes. On y remarquait cette année un très beau document sur le ghetto de Lodz à partir de journaux intimes, de dessins et de peintures réalisés par ses habitants, avec un superbe montage des Américains Alan Adelson et Kath Taverna, la comédie de Jean Rouch, **Boulevards d'Afrique**, déjà vue à Venise , **L'Enfant de l'hiver**, d'Olivier Assayas, dont le tragique semble un peu gratuit, le beau film de Gaston Kaboré, **Zan Boko**, le tendre et irrésistible **Ariel**, d'Aki Kaurismaki.

Au Panorama, **Burning Memory** de Yossi Somer analyse avec lucidité le traumatisme causé à un soldat israélien par les massacres auxquels il a assisté au Liban. On y retrouve **La Citadelle**, de Mohamed Chouikh, **Caftan d'amour**, de Moumen Smihi. La rétrospective était consacrée à la production européenne en 39, avec des œuvres comme **La Régle du jeu, L'Ange bleu, Le Jour se lève** mais aussi **A Girl Must Live**, de Carol Reed ou **Bel Ami** de Willi Forst.

Enfin, au cinéma Le Paris, vingt-trois films, choisis par Marie-Christine de Navacelle pour le ministère des Affaires étrangères autour du thème de la Révolution française, ont fait courir les Berlinois quelquefois déconcertés cependant par les dialogues de Sacha Gutry dans **Si Versailles m'était conté** ou par **Les Chouans**, adaptation par Henri Calef du premier roman signé Balzac.

En somme, un festival extrêmement riche, mais où peu de films laissent un souvenir impérissable, un festival engagé dans la lutte contre l'intolérance, un festival respectueux des valeurs passée, bien que résolument tourné vers le cinéma de l'avenir, mais dont le jury a choisi de récompenser les grosses machines aux dépens d'œuvres moins officielles et plus intéressantes. Dommage.

Anne-Marie BARON



Eric Bogosian dans **Talk Radio** *d'Oliver Stone*

Cinéma **Directeur :** Georges Montaron. **Directeur-délégué :** Jean-Paul Ferrand. **Comité de direction :** Jacques Guénée, Victor Magnin, Georges Montaron, Jean-Pierre Piquemal. **Rédacteur en chef :** Jean Rabinovici. **Avec la collaboration de :** Bérénice Balta, Anne-Marie Baron, Alain Bellet, Stéphane Brisset, Francis Donovan, Christophe Duquesne, Sylvain Garel, Roger Hermel, Valérie Lacombe, Jean-Louis Manceau, Jacques Meyneng, Gérard Mérat, Gérard Pétillat, Marianne Stillwater, Antoine Tixeront, Hocine Touabti, Georges Vanderchmitt. **Maquette :** Patrick Piquet. **Publicité :** Marie-Louise May. **Promotion-abonnements :** Patrice Coulon. **Commission paritaire :** n° 65 983. **Adresse :** 49, rue du Faubourg-Poissonnière, 75009 Paris. Tél. : (1) 42.46.37.50. **Photocomposition/photogravure :** Cadet Photocomposition, 9, rue Cadet, 75009 Paris. Tél. : (1) 45.23.09.26. **Impression :** Imprimerie ETC, 76190 Yvetot. Tél. : 35.95.06.00.

DE LA NAVRANCE INTÉRESSANTE...

28 000 spectateurs au XIème Festival du court métrage à Clermont-Ferrand

Il l'avait dit : *« Tristesse, désolation, cette année hélas, trois fois hélas, nous n'aurons pas droit à notre dose de films courts étrangers en compétition (...) et reste donc que les enragés de la corporation devront envisager de poser deux yeux plutôt qu'un sur la seule sélection française... »*

Il y avait là comme une crainte en forme de mise en garde, une façon de se prévenir de notre production forte mais hasardeuse qui nous fait retourner instinctivement vers l'extérieur, vers l'étranger, compétition ou non. Cette année ça n'a pas raté, entre chaque coup de soupir navré, les yeux se sont souvent réfugiés vers l'hors-concours australien.

Alors donc, dirigées à la godille, art maintenant bien connu des quelques observateurs avertis, les sorties actuelles ne permettant pas une navigation franche et radieuse. Et d'éviter toujours, et le plus souvent, les quelques films « Idhec » — six — qui heureusement ne reflètent pas les tendances actuelles.

Reste, en dehors des primés, la colonne effilochée de ces films faux-trésors, cette armée de Bourbaki aux sujets engageants mais inaboutis, à la direction d'acteurs mal payés en retour. La distribution de coups de pieds aux fesses et paires de claques pouvant être longue, on secoue et on sort : **Anna Lunna, premier voyage**, de Agnès Galantier ; **Ici là-bas**, de Dominique Cabrera ; **La Femme mariée**, de Tran-Anh Hung ; **Nuit de Chine**, de Claude Mouriéras ; **Daniel endormi**, de Michel Bena. Liste ouverte déposée aux objets trouvés...

Sonnez les clairons : deux grands prix ont été décernés cette année. Deux prix attendus de par leur force. **Lamento**, de François Dupeyron, dont nous avons précédemment parlé, et **Lune froide**, le tout premier film de Patrick Bouchitey. **Lune froide** a surpris et emballé malgré un sujet pour le moins scabreux du à l'inénarrable Bukowski. Deux types déboulonnés du bocal — J.F. Stévenin et P. Bouchitey — piquent un cadavre au cours de l'une de leurs nombreuses errances éthyliques. Mais hors ce geste déjà grinçant, leur délire va les mener vers l'ultime dépradation : l'outrage physique à endormi... Bouchitey avait quelques légitimes craintes, il a été applaudi.

A signaler dans les lauriers, **Jour de vagues**, premier film d'Alain Tasma, où ouf, le jeune François Négret se relève d'un précédent guignolesque, **De bruit et de fureur**. On aura vu également de la danse (ou du mouvement déclaré tel) : **La Chambre, Les Raboteurs**... Du docu animé par « La Sept » et « Orsay » : **Vincent Van Gogh à Paris ; La Mort de Valentine ; Correspondance privée sur un lieu public**... Et puis du satirique, de l'expérimental (peu) du différent, de la pixillation, de l'onirique, et l'on aura oublié de s'arrêter sur l'attachant **Merci**, de Michio Tsuda.

Le douxième festival de Clermont-Ferrand sera dès 1990, annuellement international. Alors pourrons-nous abandonner : « Tristesse, désolation... ? Sœur Fémis, ne vois-tu rien venir ?...

Gérard PETILLAT



***Lune Froide** de Patrick Bouchitey.*



***Jour de vagues** de Alain Tasma.*

LES COURTS DE LA FEMIS

Le financement du film de fin d'études : un cadeau empoisonné ?

Eclairé par les réflexions d'Antoine Tixeront sur le droit quasi automatique du film de fin d'études de nos chères têtes blondes, élèves de l'IDHEC/FEMIS, il semblait intéressant d'observer à Clermont-Ferrand, le résultat de cette production massive.

La possibilité de tourner un court métrage est avant tout un privilège et il convient de rappeler le coût d'un court pour en souligner l'évidence. D'après le bilan 1987 du Centre National de la Cinématographie, les devis de films courts (100 à 1 599 mètres en 35 mm) oscillent entre 20 000 et 700 000 francs. Le coût moyen d'un court métrage, en 1987, était de 240 000 francs. Cela force au respect du produit.

Cette année, six films représentaient les couleurs de l'IDHEC/FEMIS, dont trois en 35 mm pour un volume de 51 minutes. L'autre moitié, en 16 mm, représentait une heure 22 minutes de projection. Résultat des courses, le jury décernait la mention fiction au **Zoulou** de Pierre Sullice, un film empreint d'humour et de tendresse. Les cinq autres restaient sur le carreau, certains ayant même subi les sifflets du public.

Mais pourquoi reconnaît-on presque immanquablement un film de l'IDHEC/ FEMIS avant même le générique final ?

Avant tout, nous avons affaire à un problème de scénario. Et ici, on en revient au droit de film de fin d'études : une école n'a-t-elle pas le devoir de mettre ses élèves dans des situations comparables à la réalité ? Or la réalité d'un auteur-réalisateur, c'est de se battre pour que son œuvre se concrétise à l'écran. Pour trouver les financements, il n'aura que sa volonté et son scénario. Le tandem ne peut être bancal. Les élèves de l'IDHEC/FEMIS font sans doute partie de la génération des « cocons ». Attention à la chute, le droit au film de fin d'études financé par l'école pourrait bien être un cadeau empoisonné. Certes, ils doivent se faire les dents, mais pourquoi pas en défendant leurs films au sein même de la fondation ?

Deux choses viennent à l'esprit à propos des scénarii. Les élèves des sections de réalisation s'acharnent à raconter des histoires d'amour qu'ils voudraient originales. D'autre part, les réalisateurs s'obstinent à vouloir écrire leur propre scénario. L'adaptation d'une nouvelle n'est pas une bassesse infamante, preuve en est le grand prix du festival décerné à Patrick Bouchitey pour **Lune froide**, dont l'auteur n'est autre que Bukowski. L'investissement dans des ouvrages tels **Je t'aime Albert** du même Bukowski serait peut-être une solution à ce problème.

Si l'originalité ou la personnalité de ces films ne viennent pas des scénarii, elles pourraient émaner de la réalisation. Or, tout ceci reste relativement fade. Pas question, connaissant l'équipement de l'IDHEC/FEMIS, de prétexter l'insuffisance des moyens techniques. On ne peut encore que constater l'absence de réflexion sur le cadre, ou sur l'utilisation des éclairages. Un bilan négatif que n'arrive pas à relever la fraîcheur de **Zoulou**.

On peut finalement se demander où le cinéma français, que dis-je, européen, ira pêcher sa nouvelle vague.

Christophe DUQUESNE

PRIX CANAL +

Essai d'ouverture, de Luc Moullet.

PRIX FR3

Le Mari de la grenouille, de Jean-Loïc Portron»

PALMARÈS

PRIX DÉCERNÉS PAR LE JURY

Cette année le jury a décerné deux Grands Prix. Le Prix Spécial du Jury n'a, dans ces conditions, pas été attribué.

GRAND PRIX

– **Lamento**, de François Dupeyron.

– **Lune froide**, de Patrick Bouchitey.

PRIX « LA POSTE »

Attribué à la meilleure première œuvre : **Jours de vagues**, de Alain Tasma.

PRIX RECHERCHE

Le Porte plume, de Marie-Christine Perrodin.

Mention recherche :

La Chambre, de Joëlle Bouvier et Régis Obadia.

Mention essai documentaire :

Correspondance privée sur un lieu public, de Jeanne Labrune.

Vincent Van Gogh à Paris-repérages, de André S. Labarthe.

Mention animation :

L'Escalier chimérique, de Daniel Guyonnet.

Mention fiction :

Justement Schubert, de Bruno Herbulot.

Le Mari de la grenouille, de Jean-Loïc Portron.

Le Zoulou, de Pierre Sullice.

PRIX DU PUBLIC

Jours de vagues, de Alain Tasma.

PRIX DE LA JEUNESSE

Attribué par un jury de cinq jeunes lauréats du concours carte-jeune.

Lamento, de François Dupeyron.

PRIX DE LA PRESSE

Jours de vagues, de Alain Tasma.

CLERMONT ANIMÉ

L'an dernier, dans « Cinéma », je posai la question de savoir si Clermont est bien le Festival idéal pour présenter des films d'animation — cette année, après Marly (octobre 1988) et avant Annecy (mai 1989), ne risquent-ils pas d'être « noyés » dans la masse des 76 films en compétition ?

Il semble que non, puisque le jury a attribué le Prix de la Recherche à l'excellent **Porte-plume** de Marie-Christine Perrodin, mi vues réelles — des écoliers dessinant un arbre —, mi animation, superbe et orginale de Célia Canning, une référence ! ; encre noire et couleurs décrivent les imagination d'un enfant. Et une mention à **L'Escalier chimérique** de D. Guyonnet, impeccable mécanisme de voltige sur un escalier croulant, déjà primé à Marly (« Cinéma » 451), film dont on a parlé pour les Césars 1989 de même que **La Rage du désert,** pâte à modeler du déjà connu Jean-Rémy Girerd (Folimage/Valence), mieux appréciée à la deuxième vision vu le foisonnement et la richesse des idées.

Autre étonnant richesse, en fait inutile à rappeler, celle de l'animation canadienne, dix fois présente pour le 50e anniversaire de l'ONF, parmi les 21 films de la rétrospective, avec par exemple **Le Vent** de Ron Tunis (1972). Le dessin animé australien, peu représenté parmi 29 films, m'a déçu dans la mesure où, deux auteurs occupant quatre films sur six, la variété des styles n'était pas là. Quant au **Hokusaï** de Tony White (Grande-Bretagne), il présente avec bonheur 60 toiles du maître en 16 mm et 6 mn.

Parmi les autres animations françaises, le rappel du grand marionnettiste Starevitch (hors compétition), **Fétiche mascotte** (1933), était nécessaire ; en compétition, on a pu remarquer **Artoon**, de Jean-Pierre Roda (35 mm, 3 mn) où rythme, musique, images sont en parfait accord pour le comique noir et rose d'une histoire d'anthropophagie qui débouche sur *« Le Déjeuner sur l'herbe », de Manet, chute originale et inattendue.* **Bar,** de Jean-Pierre le Mouland (35 mm, 6 mn), oppose curieusement la tradition du boire d'un bar français et d'une cérémonie du thé japonaise. Après Marly, j'ai déjà parlé de la pixillation de pascal Baes (16 mm, 4 mn).

La perfection des travaux de René Laloux n'est plus à démontrer ; sont **Comment Wang-Fo fut sauvé** (35 mm, 15 mn) est un conte oriental : un peintre échappe à la mort en pénétrant dans son propre tableau... Enfin, l'humour de **Sculpture, sculptures** (J. Louis Felicioli, 35 mm, 2 mn) confirme que Folimage/Valence est champion du traitement de la pâte.

On reparlera de tout cela dans quelques mois, après Annecy...

Jacques COURCIER

Le Porte plume de Marie-Christine Perrodin.



ANNIVERSAIRES CANADIENS

Pour le cinquantième anniversaire de l'Office National du Film du Canada, la plus ancienne agence gouvernementale de production cinématographique du monde, le cinéma d'animation sera en vitrine au CFT-Gobelins du 15 mars au 14 avril :

— une exposition « Le dessin animé », du 15 mars au 14 avril,
— un atelier animé par Pierre Hébert, du 18 au 24 mars,
— une conférence de Gaston Roch sur les cinéastes et les techniques de l'animation, avec présentation de films, le 23 mars.
— Une conférence de Jean-Louis Bompoint sur Norman McLaren, avec présentation de films, le 30 mars.

● Renseignements : CFT-Gobelins. 73, boulevard Saint-Michel 75013 Paris. Tél. : (1) 47.07.84.72.

Pour le vingt-cinquième anniversaire de la cinémathèque québécoise-Musée du cinéma, la Cinémathèque française présente, du 11 au 25 avril :

— Hommage à un réalisateur québécois : André Forcier (cinq films de Forcier et un reportage sur lui).
— Des films rares de 1930-1950, extraits des collections de la Cinémathèque québécoise.
— Des films rares québécois des années soixante (sept programmes associant un court et un long métrage).

● Renseignements : 29, rue du Colisée. 75008 Paris. Tél. : (1) 45.53.21.86.

LE CINÉMA SUISSE À PARIS

31 mars : **Parti sans laisser d'adresse,** de Jacqueline Veuve ; **Poisons,** de Pierre Maillard, avec Maurice Garrel ; et quatre courts métrages de Michel Rodde.

1 avril : **L'Ogre,** de Simon Edelstein ; **After Darkness,** de Dominique Othenin-Girard et Sergio Guerraz ; **L'Allègement,** de Marcel Schüpbach.

2 avril : **L'Air du crime,** de Alain Klarer ; **L'Emeute,** de Jürg Hassler ; et trois courts métrages de Michel Rodde.

3 avril : **La Dame de Paris,** de Anne Theurillat.

Ce programme, choisi par Freddy Buache, directeur de la Cinémathèque suisse, à Lausanne, sera présenté au Centre culturel suisse 38, rue des Francs-Bourgeois 75003 Paris. Tél. : (1) 42.71.38.38. Entrée libre.



Marie Tifo et Rémy Girard dans **Kalamazoo** de André Forcier.

CENT UN FILMS AU RENDEZ-VOUS

Depuis leur création en 1982, les « Rendez-vous du cinéma québécois » présentaient à chaque édition soixante à quatre-vingt films. Cette année du 3 au 12 février on a pu voir cent et un films à Montréal. Un record qui n'excluait pas la qualité

L'équipe des *Rendez-vous du cinéma québécois*, réunie autour de sa présidente la comédienne Monique Mercure et de son directeur général Michel Coulombe, avait quelque raisons d'être satisfaite à l'issue de l'édition 1989.

D'abord le nombre des films présentés cette année. Trente-deux longs métrages de fiction ou documentaires, vingt-trois moyens métrages ; le reste concernant les courts. Imaginez en comparaison, ce qu'une telle production équivaudrait en France ; plus de trois cents longs métrages chez nous chaque année ! Côté qualitatif, on peut estimer que le choix des sélectionneurs des Rendez-vous a été judicieux. Et comme on le dit en politique chez nous « le bilan est globalement positif » pour la production québécoise de 1988.

Tout avait bien débuté lors de la soirée d'ouverture où était présenté le nouveau film de Jacques Leduc, **Trois Pommes à côté du sommeil.** La journée d'un homme, le jour anniversaire de ses quarante ans, où celui-ci va faire un premier bilan de sa vie. De ses amours ou désamours, de ses engagements politiques. Du rôle des femmes qu'il a rencontrées et qui l'ont fait bouger. Il y a aussi ses interrogations sur la vie en société et sur le cosmos. Ce qui est l'occasion d'un dialogue avec son ami Hubert (Reeves).

On aurait pu attendre un film post-soixante-huitard. Eh bien, non ! Jacques Leduc rend passionnant cet homme et ces femmes qui se sont croisés, perdus et retrouvés. Grâce aussi aux comédiennes et aux comédiens, tels Normand Chouinard, Paule Baillargeon, Paule Marier, Hubert Reeves (dans presque son propre rôle) et Josée Chalvillez.

Autre temps fort que celui de la projection du film d'André Forcier **Kalamazoo.** Avec lui, c'est le cinéma qui se fait poésie, avec ses personnages attachants et dérisoires, comme son héros principal, Félix Cotnoir, amoureux d'une sirène... Malgré une réalisation pas toujours à la hauteur de son scénario, **Kalamazoo** est de ces films dont les images, les mots, les musiques, les personnages, n'ont pas fini de vous poursuivre. Et Forcier méritait pleinement de recevoir le prix du meilleur long métrage. Marie Tifo et Rémy Girard ont composé ici un couple baroque, coloré et attachant.

De haut niveau, le film « documentaire » de Jacques Godbout **Alias Will James.** Une tradition du Québec, sinon au Canada, que ce travail autour du documentaire. Jacques Godbout conte ici l'histoire du romancier populaire américain des années trente, Will James, soi-disant voleur de chevaux et vagabond avant de devenir artiste et écrivain. En réalité, il s'appelait Ernest Dufault né à Saint-Nazaire-d'Acton au Québec. Et Godbout, en parfait documentariste, a retrouvé deux champions du rodéo des « States ». Deux Québécois qui bouclent la boucle, sinon le lasso. L'image est superbe car Godbout a capté des paysages dignes des grands westerns.

On pourrait allonger la liste des documentaires de grande qualité en citant pêle-mêle : **La Peau et les os**, « Docfiction » de Johanne Régent, **Chronique d'un temps flou** de Sylvie Groulx sur les angoisses et les espoirs de jeunes québécois, **Liberty Street Blues** d'André Gladu sur la survivance du style « New Orléans » dans le Sud des Etats-Unis, **L'Art de tourner en rond II** de Maurice Bulbulian autour de l'épineux problème des droits des autochtones amérin- →

diens. Sans oublier « l'essai de cinéma-total » de Serge Giguère, **Le Gars qui chante sua Jobbe** réalisé de 1978 à 1988.

Comme dans tous les festivals, il y a eu des déceptions. Ce fut le cas du dernier film présenté par Léa Pool, **A Corps perdu**, beau dans la forme mais décevant dans le fond. On croit mal à ce trio de deux hommes et une femme vivant un amour violent et désespéré. Une bande-son et une musique travaillées, une image soignée. Mais il manque ce « quelque chose » qui aurait pu faire un beau film. C'est encore plus regrettable avec **La Nuit avec Hortense** de Jean Chabot dont on se demande si des pages entières du scénario n'ont pas été arrachées.

Le cinéma pour la télévision est pris au sérieux au Québec, sans mépris élitiste. **T'es belle, Jeanne**, de Roland Ménard, porté par la comédienne Marie Tifo, **Salut Victor**, un scénario de Marthe Blackburn et Anne Poirier, réalisé par cette dernière, dont on a fêté son prix Albert Tessier 1988 au cours d'une soirée-hommage, peuvent être considérés comme les meilleurs de l'année.

Dans la grande salle, Claude Jutra de la Cinémathèque québécoise qui accueillait les « Rendez-vous », on a aussi pu voir des courts métrages. Le scénariste Michel Langlois nous a procuré un grand plaisir cinématographique avec **Sortie 234**. Tout en nous rendant impatients de découvrir son premier long métrage. Toujours côté courts métrages, des coups de cœur pour **Abijevis** de André Dudemaine, étonnante traversée nocturne de l'Abitibi sous une tempête de neige. Film réel et abstrait à la fois. Et également pour **La Chambre voisine** de Bernar Hébert aux images splendides noir et blanc à la mesure des sentiments et de la sensualité qui émanent de son film.

Au cours de débats qui clôturaient ces septièmes « Rendez-vous », le cinéaste tunisien Nouri Bouzid soulignait que dans ces cent-une créations cinématographiques, mis à part deux films faisant référence à la situation en Amérique Central et un au Proche-Orient, aucune violence gratuite, aucun coup de feu n'étaient ici présents. Une originalité parmi tant d'autres de ce cinéma québécois, plongé pourtant dans le contexte nord-américain.

Jean RABINOVICI

LES PRIX DES « RENDEZ-VOUS »

○ *Prix L.E. Ouimet-Molson* (meilleur long métrage, remis par l'Association québécoise des critiques du cinéma et la Brasserie Molson) :
– **Kalamazoo,** d'André Forcier.

○ *Prix André Leroux* (Meilleur moyen métrage) :
– **L'art de tourner en rond II,** de Maurice Bulbulian.

○ *Prix Normande-Juneau* (meilleur court métrange) :
– **Sortie 234,** de Michel Langlois.

○ *Prix Guy L'Ecuyer* (meilleure actrice ou meilleur acteur) :
– **Marie Tifo.**

○ *Bourse Claude Jutra*, remis par l'A.Q.C.C. et l'Office franco-québécois pour la jeunesse (meilleur espoir court et moyen métrage) :
– **Comme hier matin,** d'André Turpin.

○ *Primes à la qualité de la Société générale des Industries culturelles du Québec :*
– **La Grenouille et la Baleine,** de Jean-Claude Lord
– **Tristesse modèle réduit,** de Robert Morin.

25ème ANNIVERSAIRE DE LA CINÉMATHÈQUE QUÉBÉCOISE

Du 11 au 25 avril, le Québec sera donc l'invité de la Cinémathèque française en présence de Robert Daudelin conservateur de la Cinémathèque québécoise. Ce sera aussi l'occasion d'une rétrospective des films d'André Forcier qui fera le voyage à Paris. Michel Coulombe, animateur des *Rendez-vous du Cinéma québecois* sera également à Paris pour présenter le « Dictionnaire du cinéma québécois », paru en février aux Editions Boréal de Montréal, dont il est le co-auteur avec Marcel Jean.

● Renseignements : service culturel du Québec. Tél. (1) 42.22.50.60.

AGENDA

À VALENCE DU 4 AU 9 AVRIL

« Valence-Télévision 89 ». Plusieurs angles d'approche cette année : les émissions sur la littérature, l'écriture cinématographique, l'écriture télévisuelle, la publicité. Une exposition consacrée aux premières années de la télévision complète les rencontres et les projections.

● Renseignements : CRAC de Valence. Tél. (16) 75.43.42.33.

COGNAC : 8ème FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM POLICIER

Un colloque autour du « Polar » : Réalité ou fiction le 15 avril. Et, naturellement, neuf films en compétition, et un panorama du film policier inédit. Mais aussi le film policier dans l'œuvre de François Truffaut. Et la remise du 6ème - Prix du roman policier. Le tout dans un parfum de cognac.

● Du 13 au 17 avril. Renseignements : Promo 2000. Tél. (1) 42.67.71.40.

Les Primes à la qualité

La Société générale des Industries culturelles du Québec a décerné, cette année encore, au moment des *Rendez-vous du Cinéma Québecois*, ses deux primes. Celles-ci consistent en une garantie de financement supplémentaire de 100 000 dollars chacune s'ajoutent aux investissements habituels de la SOGIC. Ainsi les réalisateurs primés deviennent-ils co-producteurs de leur propre film.

Le jury a porté son choix, pour les primes 1989, sur le film de Jean-Claude Lord, **La Grenouille et la baleine** et sur la réalisation vidéo de Robert Morin, **Tristesse modèle réduit**. Un encouragement tout particulier du jury pour Robert Morin, scénariste et réalisateur, à passer derrière une caméra 35 mm ! Son traitement d'un sujet à caractère social, qui aurait pu aboutir à une fiction-documentaire semée seulement de bonnes paroles, montre la maîtrise d'une écriture cinématographique parfaitement traduite dans une œuvre pourtant réalisée en vidéo. A suivre.

J.R.

13 - 23 mars
1989

7e
FESTIVAL
INTERNATIONAL
DU
CINEMA
JEUNE
PUBLIC
DE LAON

02000 LAON - France Tél.23.20.38.61 - 23.23.45.4(

Telex 155 476 F

Renaud LA(



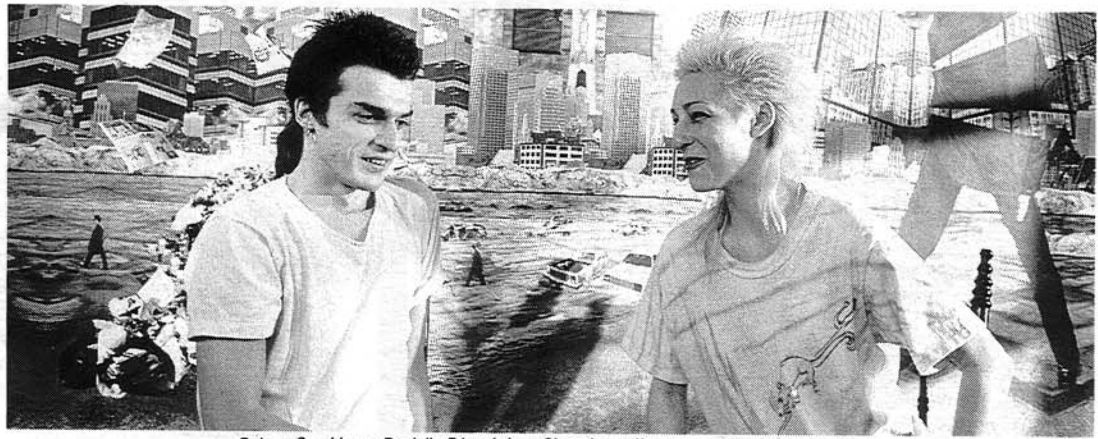
Les Etourneaux en vacances de György Palàsthy

LAON AN VII

Pour sa 7ème édition, et comme les années précédentes, le Festival du Cinéma Jeune Public de Laon va proposer pendant dix jours, à ses très nombreux spectateurs *(jeunes et moins jeunes)* une large sélection de films « jeune public », le plus souvent inédits

En compétition officielle, pour le Grand Prix, on retrouvera cette année le désormais traditionnel film des productions La Fête. Après **La Guerre des tuques, Opération beurre de pinotte, Le Jeune magicien, Bach et Bottine** et **La Grenouille et la baleine**, ce sera le nouveau film de Michaël Rubbo (le second « Conte pour Tous » qu'il met en scène) **Les Aventuriers du timbre perdu.**

On retrouvera aussi avec **Les Etourneaux en vacances** de György Palàsthy la joyeuse famille Farago dont on avait fait la connaissance à Laon il y a deux ans. **L'Ombre d'Emma** du Danois Soren Kragh-Jacobsen devrait être un des films les plus remarqués, de même que **Capitaine Johnno** de l'Australien Mario Andréacchio. L'URSS sera bien sûr présente avec **Poupée** de Isaak Friedberg →



*Robert Gauthier et Danielle Bérard dans **Chronique d'un temps flou** de Sylvie Groulx.*

et **Les Oies sauvages** de Helle Karis, une adaptation d'un conte d'Andersen.

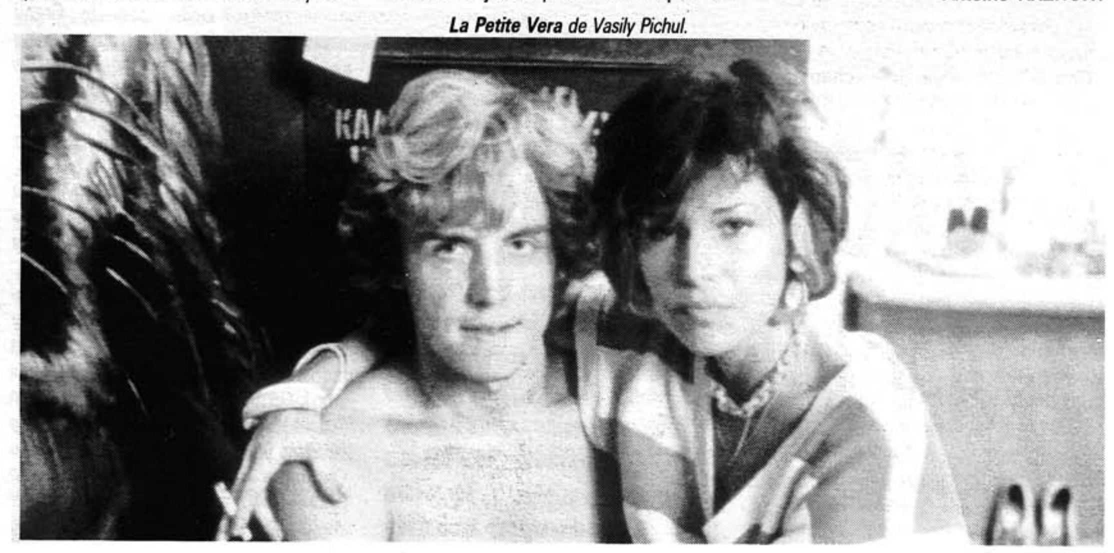
Au programme de cette compétition officielle qui regroupe 16 films (représentant 14 pays différents), on pourra voir également **La Cité arc en ciel, Tokyo** de Yutaka Osawa, **L'Eté du faucon** de Arend Agthe, **La Fille du sud** de Richard Woolley, **Le Garçon et le crocodile** de Romulus Whitaker, **Gosses de la rue** de Manuel De Pedro, **Jamais nulle part, à personne** de Ferenc Téglasy, **La Malédiction de la vallée du serpent** de Marek Piestrak, **Poule mouillée** de Gunter Friedrich, **Les Tournesols** de Jovan Rancic et **Tout seul** de Tamir Paul.

Seize films seront également présentés en section information, parmi lesquels on trouvera deux films français — c'est tellement rare qu'il ne faut pas oublier d'en parler — **La Table tournante** de Paul Grimault et **L'Ombre du fou** de Pascal Baculmer, **Pluie d'or** l'autre film de Soren Kragh Jacobsen présenté cette année à Laon (qui était à Berlin, dans la section jeunesse), **Les Oubliés** de Darko Bajic, **Chronique d'un temps flou** de Sylvie Groulx (une passionnante enquête parmi la jeunesse québécoise qui nous conduit jusqu'en France) et **Tinamer** de Jean-Guy Noël et **Mes Tziganes** de Leïla Gordeladze. Mais surtout on retiendra le superbe film du cinéaste soviétique Vasily Pichul, **La Petite Véra,** qui porte un regard très réaliste sur la société russe et sa jeunesse d'aujourd'hui, et ne nous inflige pas « le tout beau, tout gentil » habituel des films jeune public soviétiques de l'avant « perestroika ».

Enfin, cette année, le Festival de Laon rendra un hommage particulier aux Frères Lumière (voir à propos de ces inventeurs du cinématographe l'article de Stéphane Brisset dans ce numéro de « Cinéma »). Au programme de cette hommage on pourra voir **Premier film** un court métrage étonnant de douze minutes d'un jeune cinéaste polonais Joseph Piwkowski, le désormais célèbre **La Sortie des usines Lumière** et un très beau documentaire réalisé par Marc Allégret en 1966, **Lumière.** En complément de cet hommage, le Festival présentera par ailleurs une exposition consacrée aux photographies en couleur et aux plaques autochromes des frères Lumière.

Antoine TIXERONT

__La Petite Vera__ de Vasily Pichul.



LES CONTES POUR TOUS

Du pari fou au succès international

Lorsqu'en 1985 le producteur québécois Rock Demers, cofondateur de la cinémathèque de Montréal dont on vient de fêter les 25 printemps, était venu pour la première fois au Festival de Laon, pour présenter le film qu'il venait de produire, **La Guerre des tuques**, il avouait volontiers s'être lancé dans un pari un peu fou : produire en série des films pour la jeunesse de qualité qui pourraient être diffusés partout dans le monde, qui seraient coproduits avec de nombreux pays et dont la mise en scène serait signée par des réalisateurs de renom.

En 1989, et à la veille d'une nouvelle édition du Festival de Laon il paraîssait donc intéressant de faire avec lui un bilan de ce pari fou qui à l'évidence n'en est plus un aujourd'hui.

– A cette date, il y a sept films réalisés et distribués : **La Guerre des tuques, Opération beurre de pinotte, Le Jeune magicien, Bach et Bottine, c'est pas parce qu'on est petit qu'on peut pas être grand, La Grenouille et la Baleine** et **Les Aventuriers du timbre perdu** (que l'on verra cette année à Laon). Un huitième film est sur le point d'être terminé, **Bye bye chaperon rouge** de Marta Metzaros, coproduit avec la Hongrie, alors qu'André Mélançon achève le montage du neuvième, **Ruano l'indomptable** coproduit avec l'Argentine. Par ailleurs trois autres films sont déjà en préparation pour un tournage prévu en 1989, l'un qui sera tourné en Roumanie, le second qui sera 100 % québécois et le troisième qui se déroulera à Montréal, Amsterdam et Arles. Aujourd'hui on en est donc à douze films et il y en a deux en scénarisation pour 1990 et deux pour 1991.

Ce qui fait qu'en 1989 non seulement le pari fou est gagné, mais on a même dépassé l'objectif initial puisque l'on a atteint désormais douze films et que l'on ira probablement jusqu'à seize. »

● **Et les coproductions ?**

– Si les trois premiers films ont été produits au Québec, dès **Ce Jeune magicien** j'ai pu mettre en place des coproductions, comme je le souhaitais. On a d'ailleurs innové, puisqu'auparavant le Canada n'avait jamais coproduit de film avec la Hongrie, la Chine, la Pologne, la Roumanie, l'Argentine.

● **Vous avez donc là aussi gagné votre pari.**

– Oui, et je compte bien développer encore d'autres coproductions inédites. J'espère trouver aussi bientôt les moyens d'une coproduction avec bientôt la France.

● **Justement, par rapport aux autres pays avec lesquels vous avez travaillé, la France est à la traîne, non seulement sur le plan de la coproduction, mais aussi sur le plan de la diffusion. N'est-ce pas dommage, surtout compte tenu des liens privilégiés qui existent avec le Québec ?**

– C'est vrai, mais je crois que cela change. Bien sûr, comme je vous le disais, il n'y a pas encore de projet avec la France, bien que le film de Michaël Rubo **Just call me Joe** sera tourné en partie chez vous à Arles. Mais de nombreux sujets m'ont été soumis. Simplement il n'y en a pas encore eu qui correspondent à l'esprit des Contes pour Tous. En fait mon souhait serait de pouvoir travailler avec Louis Malle. Et peut-être que cela sera possible.

Sur le plan de la diffusion je pense que la aussi cela évolue. **La Grenouille et la Baleine** et **La Guerre des tuques** n'ont pas très bien marché c'est vrai, mais je suis surtout très content du succès de **Bach et Bottine** qui est encore en dixième semaine à l'affiche. D'ailleurs les films Cosmos qui distribuent le film envisagent même à la suite de ce premier succès de ressortir **La Guerre des tuques.**

● **Sur un plan plus général qu'en est-il de la diffusion internationale de la série des Contes pour Tous ?**

– On peut dire aujourd'hui que les ventes pour les sept premiers films de la série représentent de 50 à 70 pays, et notamment la totalité des pays anglophones, tous les pays scandinaves, à peu près tous les pays européens, quelques pays d'Amérique latine et de nombreux pays asiatiques. Pour des films comme **La Guerre des tuques,** →

Les Aventuriers du timbre perdu de Michael Rubbo.



→

Bach et Bottine et **Le Jeune Magicien** il existe ainsi des versions chinoise, russe ou espagnol.

● **Ce succès a donc du vous permettre de produire plus facilement, non ?**

– C'est vrai. Pour **La Guerre des tuques** j'ai eu beaucoup de difficulté pour réunir le financement et on a tourné avec un budget inférieur à un million de dollars. Aujourd'hui, on peut travailler sur des projets plus importants, aux budgets de 3 à 4 millions de dollars, grâce notamment aux coproductions. »

Ainsi, s'il y a quelques années on pouvait prendre Rock Demers pour un producteur un peu fou, qui croyait à un rêve illusoire, aujourd'hui il nous faut bien avouer qu'il avait raison et qu'il a su imposer sur le plan international la production en série de films pour enfants – ou plutôt de films pour la famille comme il dit – des films de qualité qui permettent de croire à la réalité économique de ce genre de film et dont on espère non seulement qu'elle continuera de se développer, mais qu'elle amènera d'autres producteurs – et pourquoi pas des Français – à suivre le même chemin.

Propos recueilli par Antoine TIXERONT

EN ATTENDANT LE 9ème CONTE POUR TOUS

Rencontré à Montréal, lors des Rendez-vous du cinéma québécois le mois dernier, André Melançon a accepté de parler du film qu'il a achevé de tourner en Argentine

Tout est parti du scénariste argentin Rodolfo Otero. Celui-ci avait rencontré Rock Demers à Moscou. Il lui a ensuite envoyé le scénario de **El Verano del potro (l'Eté de l'étalon).** Je l'ai lu et j'ai trouvé que dans l'idée originale il y avait des choses très intéressantes. Pas suffisamment à mon point de vue, pour faire un long métrage. Alors, comme je n'avais pas le temps d'y travailler j'ai proposé à Geneviève Lefebvre, la réalisatrice de **Jupon Rouge**, de travailler le sujet. Une deuxième version en est résultée.

On est ensuite parti en Argentine, travailler avec Otero pour la version définitive. Au mois d'août 88 retour là-bas pour le casting. Début octobre, nous avons démarré la réalisation. Tous les comédiens étaient argentins sauf la petite fille originaire de Montréal, qui elle... parlait anglais.

Dans cette histoire que proposait Geneviève Lefebvre, il y avait le grand-père, trois enfants dont une petite fille et deux garçons. Il y avait le grand-père et sa sœur interprétés par Hector Alterio et Gina Zorilla. Hector Alterio est maintenant connu en Espagne et en France, Gina pas tellement.

Tout s'est bien passé là-bas, hormis des problèmes météorologiques au début du tournage. On était en été et il y a eu deux semaines de pluie. Mais on a pu réajuster le plan de tournage qui a pris fin le 18 décembre.

Personnellement je suis très satisfait de ce film. J'avais commencé avec **La Guerre des Tuques**, la série de Rock Demers. J'ai fait ensuite le numéro 3, **Bach et Bottine.** Pour moi celui-ci est d'abord et avant tout un film argentin. C'est très important qu'on le ressente ainsi. On aurait en effet pu faire une adaptation et situer ce film dans les prairies de l'Ouest au Canada. Mais les émotions que le film charrie proviennent essentiellement des racines argentines de l'histoire.

Le film se déroule au début de l'été, décembre-janvier. C'est l'histoire de Federico, la soixantaine, qui habite une « estancia » (une grande propriété agricole en Argentine) située à quelques heures de Buenos Aires. Un de ses fils vit dans la capitale argentine et chaque été le grand-père reçoit son petit fils et sa petite fille âgés de 12 et 13 ans. Sur l'estancia le contre-maître a un fils de douze ans très ami avec le jeune citadin. Mais les deux jeunes garçons vont avoir un conflit autour d'un cheval que tous les deux veulent s'approprier.

A cela s'ajoutent les difficultés de rapport entre la petite fille et son grand-père. Ce dernier devient très froid et même agressif vis-à-vis d'elle. On comprendra ensuite qu'elle ressemble

*André Melançon avec deux de ses interprètes de **Ruano l'indomptable,** Alexandra London - Thompson et Mariano Bertolini.*



de plus en plus à sa grand-mère qui avait abandonné Federico. Ce dont le grand-père ne s'est jamais remis.

Un film pleinement argentin pour moi. Le décor c'est la pampa, l'estancia. Dans les émotions transparaissent l'exubérance et l'excessivité des personnages. J'ai évité le côté documentaire même si j'ai intégré une partie de « pato », jeu typiquement argentin où à quatre contre quatre, à cheval, on doit s'arracher une sorte de ballon que l'on s'efforce de loger dans un panier à chaque extrémité du terrain. Les deux jeunes garçons s'y affrontent naturellement.

Par ailleurs, sur les quarante-cinq techniciens, dix seulement étaient québécois. Le directeur de la photo, Thomas Vamos, argentin d'origine hongroise avait déjà signé la lumière des **Portes tournantes** de Francis Mankiewicz.

Le film devrait sortir à Montréal en juin. Rock Demers a choisi cette date qui nous a déjà réussi par deux fois. Deux versions française et anglaise et une version espagnole destinée à l'Amérique latine et à la communauté hispanophone des Etats-Unis seront proposées. Le titre que nous avons choisi pour l'instant est **Ruamo l'indomptable.** Précisons que le film sera présenté probablement au marché du film à Cannes.

Nos amis de Laon devront malheureusement patienter jusqu'en mars 1990 !

Propos recueillis par
Jean RABINOVICI

LES RENCONTRES NATIONALES DE LAON

Une volonté d'harmonisation

Section française du CIFEJ (Centre International du Film pour l'Enfance et la Jeunesse) le CNFEJ est censé rassembler tous ceux qui, à titre divers, travaillent sur les problèmes posés par la sélection et la promotion de films de qualité pour les enfants et les jeunes.

Pourtant,cet organisme apparaît le plus souvent comme une « coquille vide » dont on ne sait pas grand-chose, ni ce à quoi il sert réellement. Une situation due sans doute à un manque de moyens et à une diffusion de l'information très limitée et qui ne touche qu'une faible partie de ceux qui travaillent en direction des jeunes.

En parrainant les Rencontres Nationales de Laon qu'organise cette année le CNFEJ, le C.N.C. souhaite donc donner plus de poids à cet organisme en permettant qu'il soit un élément fédérateurs pour les différentes initiatives, publiques ou privées, menées autour du cinéma pour les jeunes.

Pour Alain Bégramian, chef du service de l'action culturelle du C.N.C., c'est la conjoncture de plusieurs facteurs qui a initialisé ce projet de rencontres : *« Début 89, le Centre International du Film pour l'enfance et la Jeunesse, dont le siège est à Paris, a envisagé de s'installer dans un autre pays, à la demande présente de centres nationaux qui souhaitaient sa présence chez eux. Pourtant, pour des raisons diplomatiques et, parce que sur le plan culturel nous sommes un pays de réflexion, la France était sensible à l'idée de conserver chez elle le Centre International. L'ensemble des partenaires institutionnels ont donc essayé de savoir quels étaient les moyens que l'on pouvait mettre en œuvre pour cela.*

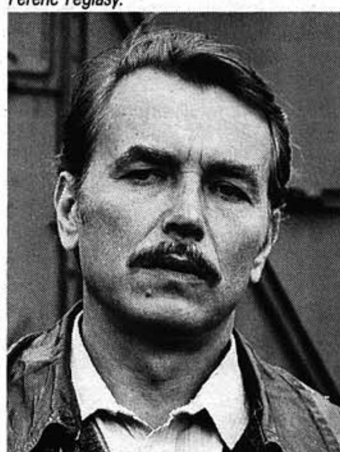
Mais ce faisant, si tout le monde était d'accord pour dire que les actions menées en direction des jeunes étaient nombreuses (que ce soit les festivals, le travail d'éveil et d'initiation au cinéma fait par les associations ou les salles d'Art et d'Essai...), tous reconnaissaient aussi leurs disparités et donc le peu de maîtrise qu'il en résulte sur le plan de la connaissance et de la circulation de l'information. Un manque de coordination dommageable alors que par ailleurs il existe en France un Centre National et un Centre International.

Ainsi, dans cette volonté de conserver le CIFEJ à Paris, on a vu l'opportunité de coordonner tous ces gens, de regrouper toutes ces initiatives, en permettant toutefois à chacun de préserver sa façon de penser ce qu'est le cinéma pour les enfants. Il ne s'agit pas de faire entrer tout le monde au sein du Centre National — il serait bien pourtant qu'il s'étoffe d'un maximum de partenaires — mais de les fédérer autour d'une structure, ou du moins voir comment les fédérer. »

L'harmonisation est-elle possible ? On souhaite en tous cas que ces Rencontres Nationales de Laon puissent apporter une réponse positive. Une meilleuure coordination s'impose en effet entre les initiatives mises en place par le C.N.C. et les partenaires institutionnels comme les sections de bac A3 cinéma, les ateliers de pratique artistique consacrés au cinéma et à l'audiovisuel, les classes images ouvertes aux élèves du primaire sur le modèle des classes de neige, ou encore les projets de classes culturelles et du collège au cinéma, et celles que mettent en place les salles de cinéma ou les associations, qu'il s'agisse de festivals, d'ateliers d'initiation au cinéma ou simplement d'animations autour d'une programmation spécifique.

A. T.

Jamais nulle part, à personne *du Hongrois Ferenc Teglasy.*



L'INTERNATIONALE DU CINÉMA POUR LA JEUNESSE

Un entretien avec Pedrag Golubovic, président du CIFEJ

Fondé en 1955 sous les auspices de l'UNESCO le Centre international du flm pour l'enfance et la jeunesse (CIFEJ) est une organisation non gouvernementale qui a également un statut de consultant auprès de l'UNICEF. Il est présent dans plus de soixante pays à travers des centres nationaux dont le Centre National français du film pour l'Enfance et la jeunesse. Nous avons interrogé le président du CIFEJ, Pedrag Golubovic, un yougoslave qui connaît fort bien le Festival de Laon.

● Quel rôle le CIFEJ a-t-il joué ces dernières années ?

Ces dernières années le CIFEJ est vraiment devenu une grande organisation, la plus grande organisation du cinéma. C'est une organisation avec plus de 70 centres nationaux, sur tous les continents. Depuis les années 80, nous avons eu une grande expansion géographique, en Asie, en Afrique, mais surtout en Amérique latine. D'un autre côté, les centres nationaux, ont multiplié leurs activités y compris l'échange des films, la promotion des meilleurs films pour les enfants, la collaboration entre les festivals dans le monde. Aussi j'espère que les nouvelles initiatives déboucheront.

Comme vous le savez, les activités du CIFEJ se développent sur différents plans. D'abord les activités pour la production, une meilleure production et une meilleure distribution de films pour les enfants. Ces dernières années il a fallu également compter avec la télévision. Parce qu'aujourd'hui, on ne peut pas seulement parler de cinéma, il faut tenir compte de tous les médias audiovisuels.

Dans ce sens, j'espère que tous les efforts du CIFEJ pour promouvoir, apporter quelque chose de plus sérieux à la production des films d'enfants, donneront des résultats. D'un côté, quand on parle de distribution de films pour les enfants, nous espérons que les réseaux des centres nationaux avec leurs différentes activités et modèles de promotion, y compris les festivals, faciliteront un échange plus rapide et plus libre des meilleurs films. D'un côté il faut ne pas oublier que dans le cadre du CIFEJ se réalisent activités de coopération entre les différents festivals. Ce fut par exemple le cas entre Laon et Alger en 1987.

Enfin tout ce que nous appelons éducation aux médias, « Screen education », y compris l'éducation au cinéma dans l'école, tout se développe dans les différents pays avec plus ou moins de succès. Et le succès ou les résultats positifs dans un pays deviennent tout de suite un critère sinon un modèle pour les autres. Et j'espère que dans les dernières années, nous avons réussi, à élever le niveau général de la position du film pour les enfants. On affirme beaucoup aujourd'hui que les jeunes seront les protagonistes de la culture et de la vie du prochain millénaire. Pour nous c'était toujours évident et le CIFEJ au début a été créé juste pour développer une culture générale, avec la participation de la culture audio-visuelle, partie intégrante de la culture générale. Je suis très content de notre activité, mais je suis très mécontent de la position du cinéma pour les jeunes, actuellement dans le mode. Tous les efforts, même séparés, mais qui maintenant avec une coopération permettent de se soutenir les uns les autres sont utiles.

Par ailleurs le CIFEJ développe un projet de catalogue des meilleurs films pour les jeunes. C'est un travail fait par le centre belge, et actuellement nous disposons d'un catalogue, sur ordinateur qui a répertorié environ les 2 000 meilleurs films. C'est déjà quelque chose de très pratique, qui est une mine d'informations. Le premier pas, l'échange des informations nous permet d'avancer. J'espère que dans les pays qui participent à ces activités, l'échange des informations a changé beaucoup leur propre situaion.

● Quel rôle joue Laon pour vous ?

Laon est membre correspondant depuis 1985, depuis notre Assemblée générale à Los Angeles. Nous sommes

Les Tournesols du cinéaste yougoslave Jovan Rancic en compétition à Laon.



tous très heureux que le festival de Laon se développe aussi vite et fort. Un certain nombre connaissent fort bien les efforts faits par Laon et l'enthousiasme de son équipe rassemblée autour de Raymond Defossé et de Raymond Lefevre. C'est une manifestation certainement intéressante pour la ville, pour la région. Mais maintenant le festival de Laon a dépassé complètement la France, c'est une fête internationale. Pour moi, Laon est un festival dont le renom trouve un écho important partout dans le monde. J'ai rencontré des gens de différents continents qui ne connaissaient pas mes rapports avec le festival de Laon et qui me parlaient du succès des films là-bas ou du prix du festival de Laon comme quelque chose de très précieux et très recherché. Actuellement le festival de Laon est, lancé en pleine vitesse, dans un sprint. Il a pris sa place au premier rang des meilleurs festivals au monde du cinéma pour la jeunesse. Je ne ferai pas de comparaison avec les autres, parce que tous les festivals sont très intéressants, font des efforts. Mais j'ai l'impression que celui de Laon est en route pour développer un grand festival qu'il sera difficile de dépasser au moins en ce qui concerne le cinéma pour la jeunesse.

● **Le vendredi 17 mars les Rencontres nationales organisées par le Centre National Français du Film pour l'enfance et la jeunesse sous l'égide du CNC et du secrétariat d'Etat à la jeunesse et aux Sports et du ministère des Affaires étrangères, auront lieu. Quelle est pour vous l'utilité d'un tel colloque ?**

Je crois à l'importance de cette réunion internationale. Quand je rencontrent plusieurs spécialistes de différents domaines, les auteurs d'abord, les gens qui s'occupent de la promotion des films, les pédagogues, je trouve que c'est une occasion qu'il faut saisir et celle-ci me paraît très utile pour changer les idées. Nous vivons dans une époque tellement dynamique. Je crois que tous les jours on se bat pour que se développent de nouveaux phénomènes et je pense que pendant un colloque, à chaque colloque, on fait un pas en avant.

Propos recueillis par Jacques MEYNENG

UNE PART INTÉGRANTE DE LA FORMATION DES JEUNES

La reconnaissance d'un festival comme celui de Laon par le Secrétariat de la Jeunesse et des Sports n'a pas seulement un rôle financier. Georges Vanderchmitt, directeur de la jeunesse et de la vie associative s'en explique

Depuis plusieurs années, le Secrétariat d'Etat chargé de la Jeunesse et des Sports a entrepris un certain nombre d'actions en vue de soutenir et de favoriser un cinéma de qualité pour la jeunesse. Ce soutien passe en premier lieu par une aide financière accordée à plusieurs festivals de films pour la jeunesse à vocation nationale et internationale tels que les festivals de Laon, Annecy, Bourg-en-Bresse, Marly-le-Roi, Quimper, Alençon, Grenoble et Clermont-Ferrand. Ces manifestations qui possèdent chacune leur spécificité (films de fiction, d'animation, d'art et d'essai, courts-métrages) permettent le repérage de films de qualité et représentent un réservoir extraordinaire d'œuvres pour les enfants et les adolescents. Ces œuvres méritent d'être vues, non seulement dans les festivals mais dans l'ensemble des circuits de diffusion traditionnels : salles commerciales, salles Arts et Essai, cinéma non commercial, ciné-clubs.

Ainsi le rôle du Secrétariat d'Etat chargé de la Jeunesse et des Sports consiste-t-il à inciter à la diffusion de ces œuvres cinématographiques, notamment en établissant des rapports étroits avec les structures existantes. C'est pourquoi l'Association Française des Cinémas d'Arts et d'Essai (AFCAE), de même que la majorité des Fédérations de Ciné-Clubs sont agréées en tant qu'associations nationales et ont la possibilité chaque année de passer des conventions d'objectifs avec le Secrétariat d'Etat chargé de la Jeunesse et des Sports, afin de recevoir des aides financières aux projets qu'elles présentent.

Afin de compléter son action, le Secrétariat d'Etat chargé de la Jeunesse et des Sports a institué en 1988 une aide à la diffusion (50 000 F) pour certains films primés dans le cadre du Festival de Laon. Les œuvres choisies étaient **La Guerre des Tuques** (prix 1986) et **Bach et Bottine** (prix 1987). Ce dernier film a obtenu un grand succès critique et en est à sa dixième semaine d'exploitation sur Paris-Périphérie.

Enfin, depuis 1982, le Secrétariat d'Etat chargé de la Jeunesse et des Sports organise le « Prix de la Jeunesse », dans le cadre du Festival de Cannes. Ce prix est attribué par un jury de jeunes cinéphiles sélectionnés sur dossier, et récompense un film français et un film étranger choisis parmi les quatre sections parallèles du Festival de Cannes. Au palmarès : **Boy meets Girl** de Leos Carax, **Le Thé au harem d'Archimède** de Medhi Charef, **Nola Darling n'en fait qu'à sa tête,** de Spike Lee, **Le Chant des Sirènes,** de Patricia Rozéma, **De Bruit et de Fureur** de Jean-Claude Brisseau. Cette année, le jury s'ouvre aux jeunes européens. Il se composera de quatre jeunes français et trois jeunes étrangers (1). Outre les Prix, le Secrétariat d'Etat chargé de la Jeunesse et des Sports accordera cette

→

→

année, une aide à la diffusion (50 000 F) à l'un des deux films primés par le jury de jeunes.

Ces différentes actions témoignent d'une même volonté de contribuer à la formation culturelle des jeunes, quelle que soit leur situation. Le 7e art est l'un des centres d'intérêt majeur des jeunes et il importe d'en développer la connaissance et la pratique au profit de tous.

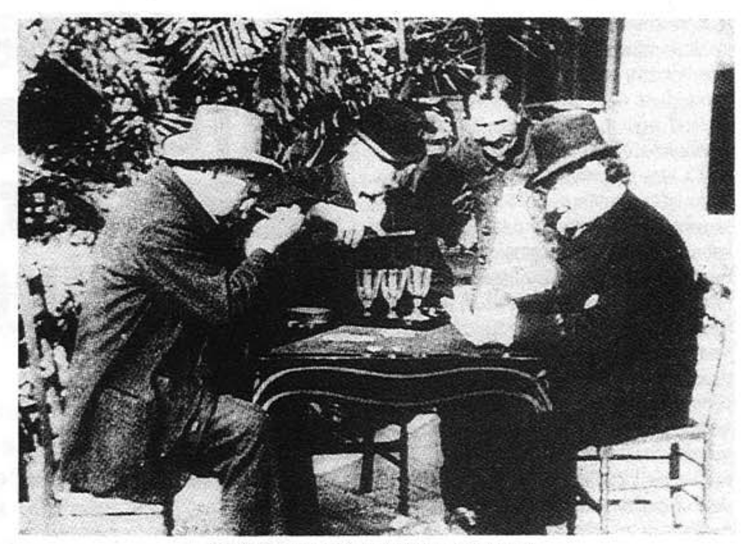
Georges VANDERCHMITT

Directeur de la Jeunesse et de la Vie Associative du Secrétariat d'Etat de la Jeunesse et des Sports.

(1) Pour tout connaître du Prix de la Jeunesse et faire partie des quarante jeunes présélectionnés invités à Cannes du 12 au 23 mai, renseignements auprès du Centre d'Information Jeunesse de votre région et Minitel 3615 code CARJ.

Line Kruse dans ***L'Ombre d'Emma*** *de Soren Kragh-Jacobsen ; film danois présenté en compétition.*





La Partie d'écarté *de Louis Lumière (1895).*

LE SIECLE DES LUMIERES

A Laon les frères Lumière, les inventeurs du cinématographe, mais aussi précurseurs du cinéma de l'enfance, sont à l'affiche

Le hasard et l'imagination donnent parfois lieu à de troublantes alchimies : si l'on avait interrogé Louis Lumière sur ses aspirations quant à l'étonnante machine qu'il venait de mettre au point, nul doute que sa réponse, celle d'un inventeur, en décembre 1985, aurait invoqué l'ignorance et l'incrédulité. Le cinématographe Lumière, invention révolutionnaire dès ses débuts, n'était perçue par Louis et Auguste Lumière (mais peut-être moins par Antoine, le père, photographe au talent reconnu par la bourgeoisie lyonnaise) que comme un simple objet technique destiné aux entrepreneurs de spectacles.

Les frères Lumière ont, semble-t-il, toujours estimé leur démarche comme étant celle de scientifiques : *« Nous ne pouvions songer à nous improviser impresarii, éditeurs de films, ... nous sommes des industriels, des fabricants de pellicules... nous n'avons pas exploité le cinématographe parce que ce n'était pas notre métier. »*

Les recherches postérieures des Lumière, notamment sur les autochromes – premières photographies en couleurs utilisant la fécule de pomme de terre ! – tendant à justifier cette thèse mais les témoignages qui certifient que Louis fréquentait les salles obscures et surtout la variété des 1 400 titres du catalogue de bandes de 17 mètres qu'il exploitait et les quelque cinquante films qu'il avait lui-même tournés démontrent une thèse évidente : Louis Lumière fut bien l'authentique premier cinéaste.

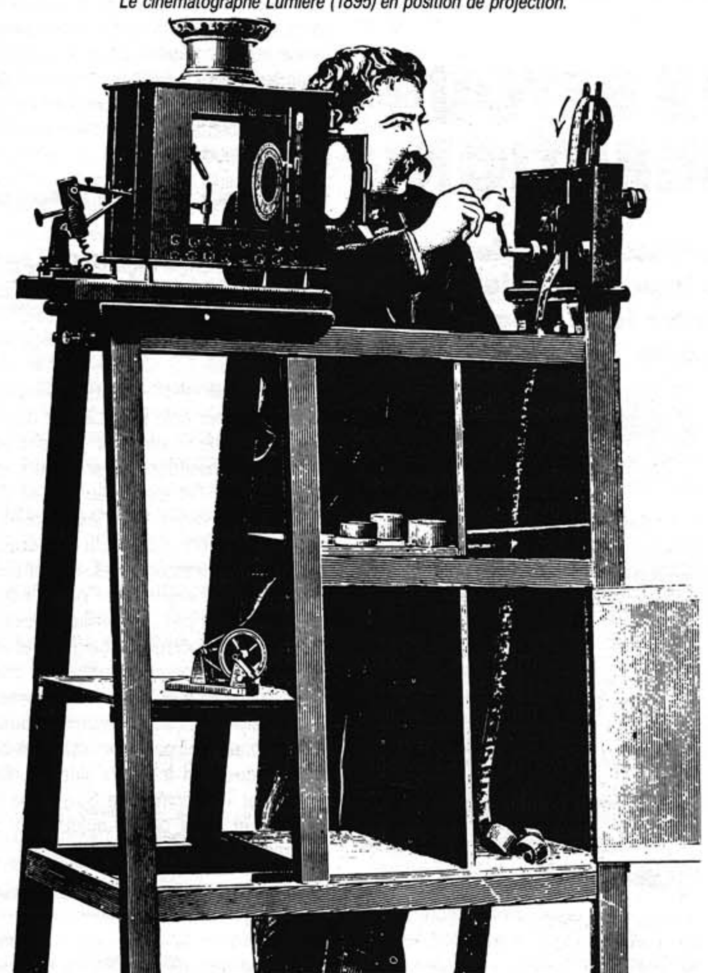
Notons tout d'abord que *« la nature saisie sur le vif »* n'exclut pas les traces de mise en scène : la sortie des usines, le déjeuner de bébé, la sortie du port, l'arrivée du train en gare de la Ciotat, témoignent de choix d'angles de vue (malgré l'absence du viseur à l'appareil), révèlent un jeu des acteurs (les ouvriers de l'usine tiennent un rôle conscien-

cieusement, comme les adultes qui font manger bébé), abordent la dramatisation des situations (les ouvriers qui démolissent le mur vont-il y parvenir ?) et démontrent l'écriture d'un scénario succinct (le jardinier et le petit espiègle, que l'on nommera plus tard abusivement **L'Arroseur arrosé**). Louis tourne plusieurs fois les mêmes scènes, qui donnent autant de versions (aujourd'hui dirions-nous de « prises ») d'un même film. Techniquement, s'ils n'ont pas poursuivi leurs recherches vers une grammaire du cinéma, les frères Lumières ont tout au moins établi le vocabulaire de l'image animée.

De l'échelle des plans à l'utilisation du travelling (le train sortant d'une gare filmé depuis l'arrière de la machine), du montage élémentaire (la série des bandes consacrées aux pompiers de Lyon) à la perspective et la profondeur du champ (le train qui entre en gare à La Ciotat donna aux premiers spectateurs, raconte-t-on, quelques sentiments d'effroi, l'impression suggérée que le véhicule allait transpercer l'écran), Lumière et ses opérateurs qu'il forma et envoya capter au travers le monde des images nouvelles, posèrent, au-delà de la simple révolution technique, les bases d'un véritable langage, prémices d'un nouveau moyen d'expression.

Les opérateurs Lumière, bien avant les documentalistes anglais, captèrent, d'Europe aux Etats-Unis, les faits marquants ou anodins de la vie quotidienne ; autant le couronnement de Nicolas II à Moscou que la vie courante au travers de la France de cette fin de siècle. Par le choix des sujets, leur approche et la profilmie (les gens observés se prêtent à l'œil de la caméra), le documentaire était né.

Le cinématographe Lumière (1895) en position de projection.



Mais les saynètes comiques **Le Jardinier et le petit espiègle** est l'ancêtre du gag visuel au cinéma) et l'observation faussement naturelle des actions quotidiennes **(La Partie d'écarté)** établissent les premières règles de composition de la fiction. Se partageant ainsi entre réalisme et naturalisme, le cinéma de Louis Lumière a d'emblée partagé le territoire de la pratique cinématographique en deux tendances qui sont aujourd'hui reconnues : la fiction et le documentaire (sous toutes ses formes : ethnographique ou journalistique).

Lumière, qui parraina l'enfance du cinéma sut également être un des précurseurs du cinéma de l'enfance : l'utilisation qu'il fit des jeux d'enfant (et de leur jeu d'acteur) est étonnante. On ne sait si le gag de **L'Arroseur** (sous différentes versions) fut répété ou improvisé, mais il est saisissant de voir comme l'appareil capte merveilleusement le naturel du comportement du jeune comédien. Une constation similaire s'impose avec **Le Déjeuner de bébé** (il est probable que celui-ci, se sentant observé, cultiva son caprice à l'extrême). Avant Truffaut, Vigo et Hollywood, Lumière fut bien le premier directeur d'enfants acteurs.

Hormis cette étonnante constation qu'au commencement, il y eut beaucoup de technique, de jeu, d'écriture ce qui pousse à dire que Louis Lumière a *presque* tout inventé, la machine et son manuel d'utilisation, les films produits constituent pour l'historien un réservoir étonnant d'objets d'études. Si le cinéma est admis comme un objet culturel qui présente non pas un témoignage direct de son époque mais un produit offrant des médiations (cohérentes ou contradictoires) avec la société de son temps, les films courts de Louis Lumière offrent un formidable champ de recherche, dans les images qu'ils proposent. Il est peut être dommage, bien que lui-même assure n'avoir aucun regret, que Louis Lumière n'ait pas poursuivi une activité (alors inconsciente) de cinéaste. Son apport, toujours méconnu, est inestimable et reste à découvrir.

Stéphane BRISSET



Les Enfants de l'orage de Drahomira Kralova.

CITEVOX : LE RETOUR A LA DISTRIBUTION

Après la présentation de films dans un festival comme Laon, se pose le problème de sa distribution en France. Comme JPF à Laon, Citevox s'y emploie

Après plusieurs échecs consécutifs, Citevox, la filiale distribution de l'UFOLEIS, avait renoncé à la distribution commerciale. Aujourd'hui elle y revient, mais en axant son travail sur un seul secteur, qu'elle connaît bien, celui du film pour enfants. Le 22 mars sortira donc **Les Enfants de l'orage** un film tchèque de Drahomira Kralova, un pari difficile en l'état actuel de la diffusion en circuit commercial de films pour enfants en France, mais que le récent succès de **Bach et Bottine** ne peut qu'encourager (une des découvertes du festival de Laon).

En rencontrant Mady Pollet, responsable de la promotion et de la sortie de ce film, nous souhaitions donc pouvoir mieux cerner les difficultés rencontrées sur ce créneau spécifique du cinéma pour enfants.

● Avec *Les Enfants de l'orage* vous venez à la distribution commerciale de films pour enfants.

– En fait il y avait déjà eu **Storm Boy**, mais sa sortie commerciale fut très limitée. Il n'y eut pas de publicité, d'avant-première ou de projection de presse et on l'a sorti dans une seule salle parisienne. Cependant, c'est un film que l'on a gardé 7 ans et dont on voudrait renouveler les droits. C'est le cas typique du film qui a marché pendant toute sa durée d'exploitation et aujourd'hui encore on a de nombreuses demandes de la part de salles commerciales.

● Comment s'est fait le choix du film de Kralova ?

– Nos choix dépendent d'abord de ce que l'on voit. On peut ainsi soit les voir au cours de festivals à l'étranger, mais cela pose des problèmes de budget, soit les voir au cours des différentes manifestations qui ont lieu en France. Là on essaie d'assister à un maximum de festivals qui présentent des inédits.

C'est ainsi qu'il y a deux ans, au festival d'Alençon, on a découvert le film de Kralova qui nous a paru tout de suite une comédie très sympathique, différent de ce que les Tchèques produisaient ces dernières années. On avait déjà des relations privilégiées avec eux compte tenu de l'importance du portefeuille de films tchèques que nous avions en non-commercial. Ceci dit, les négociations ont été longues, presqu'un an. En même temps il nous a fallu le temps de prouver à notre propre structure l'importance d'un doublage qui financièrement est important puisqu'il tourne autour de 180 000 francs. On en est donc arrivé à ce que le film soit terminé en septembre 88, mais nous avons eu des hésitations à le sortir à Noël, alors qu'il y avait énormément de films en sortie et que trouver des salles aurait été difficile surtout avec un film comme celui-ci.

● Avez-vous eu du mal à négocier les droits ?

– C'est vraiment la négociation liée aux Pays de l'Est, avec la lourdeur administrative qui impose huit signatures pour que l'opération soit acceptée. Négocier les droits télé n'a pas été difficile, de même bien sûr que les droits cinéma. En revanche, pour eux, négocier les droits vidéo était une première. Il y a donc eu là quelques hésitations. Par ailleurs on s'est un peu fait piéger au niveau de l'étendue des droits. Dans les premières négociations on avait inclu les droits pour les pays francophones. C'était particulièrement intéressant pour nous dans la mesure on l'on travaille avec des partenaires associatifs en Belgique et en Suisse, et l'on pouvait donc à ce moment-là accepter de mettre en chantier une version française. Or, il se trouve que pour eux, les pays francophones ce sont uniquement les pays africains. Ce qui exclut la Belgique, la Suisse ou le Québec et nous oblige aujourd'hui à assumer seul la charge du doublage.

● Quel type de contrat avez-vous négocié ?

– On a acquis tous les droits, cinéma,

vidéo, commercial, non-commercial pour une somme forfaitaire relativement peu importante. Les droits télévision ont eux- été négociés au pourcentage, 50/50, déduction faite des frais techniques d'édition ; en sachant qu'il est très difficile aujourd'hui de vendre un produit de ce genre à la télévision parce que c'est une heure et demi sans publicité (ou presque), avec le risque du zapping et le fait que le public enfant est habitué à voir des séries de 5 à 10 minutes.

● Comment avez-vous conçu la sortie du film ?

— On a demandé au départ aux associations qui travaillent avec nous une avance de trésorerie. C'était en quelque sorte une souscription pour l'aide au doublage, sous forme d'un pré-achat de séance, d'une pré-location. On a ainsi pu ramener dans les caisses une somme de l'ordre de 70 000 francs. Ensuite a commencé la recherche des salles. Il est très clair qu'avec ce type de film, il faut travailler en direction des salles indépendantes, les circuits n'étant pas intéressés, même si cet été ils ont fait une tentative avec **La Grenouille et la baleine** (1) que distribuait la Fox. On sait donc que l'on ne durera pas trop longtemps sur Paris, mais il faut obligatoirement y passer. Là où l'on a davantage de demandes et de commandes, c'est avec les salles de la périphérie, salles para-municipales ou associations (avec soutien municipal). D'autre part on a mis en place toute la circulation en province. On a déjà toute la région Rhône-Alpes qui a réservé pour plusieurs mois une copie qu'elle va faire tourner ; La Normandie, avec Alençon qui a comme partenaire un indépendant qui possède un certain nombre de salles ; et enfin tout ce qui s'appuie sur la région Nord-Pas de Calais.

● Je suppose que le réseau des F.O.L. a été mis lui aussi a contribution ?

— Oui en effet, d'autant qu'un certain nombre de F.O.L. (Fédération des Œuvres Laïques) gèrent directement des salles de cinéma. C'est le cas dans le Gers ou dans la région Rhône-Alpes. Pour d'autres, il existe un partenariat très fort avec des salles para-municipales. Ce réseau, développé en province, est toutefois inexistant en Ile-de-France. Cette situation de manque est cependant compensée par un partenariat privilégié avec des salles indépendantes qui sont très demandeuses de films pour jeune public.

● Combien de copies avez-vous tirées pour cette sortie ?

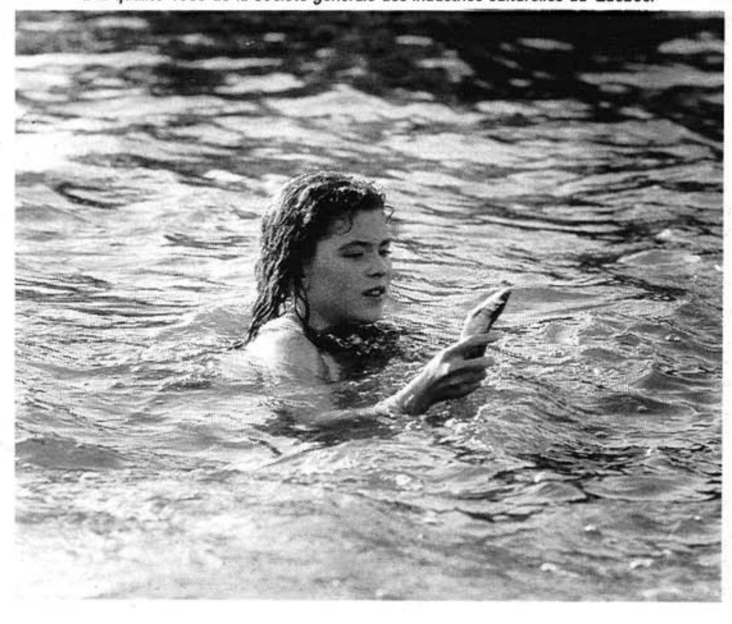
— Actuellement, on dispose de 3 copies 35 mm et on a déjà tiré une dizaine de copies 16 mm qui tourneront aussi bien en commercial qu'en non-commercial.

La structure de sortie du film s'appuie donc à la fois sur un réseau de salles — surtout en province — que l'on connaît bien, ensuite sur un réseau de circuit, ce que l'on appelle les circuits itinérants ruraux qui sont aussi gérés par les FOL et qui fonctionnent bien sûr en commercial. A partir de là on touche des lieux où il n'existe plus de salle de cinéma. Enfin, on va mettre en place, avec peu de décalage dans le temps (puisque l'on maîtrise tous les droits), la diffusion non-commerciale. Elle aura lieu ainsi un mois et demi après la sortie nationale, et sans que cela gêne la poursuite de l'exploitation commerciale puisque l'on touche des lieux et des publics différents.

● Dans le cas des films pour enfants, le doublage s'impose presque obligatoirement. Mais cela pose des difficultés, et pas seulement sur le plan financier...

— Difficultés, oui. Avec le fait que pour **Les Enfants de l'orage** on n'est pas très content du résultat. En fait, je crois que le problème principal, c'est les voix, même si on a essayé de prendre toutes les précautions possibles, notamment en demandant à ce que ce soit des enfants qui doublent des enfants. Malheureusement on se retrouve bloqué par l'ensemble des studios de doublage qui n'ont pas envie d'utiliser des enfants, qui ont une routine où ce sont des voix de femmes qui doublent les enfants. Parfois cela peut être acceptable, notamment quand on veut doubler une petite fille, mais dans le cas par exemple de garçon de 8/12 ans le résultat est souvent désastreux. Et pour le film de Kralova, malgré notre insistance, on n'a pas pu obtenir de vrais voix d'enfants. Les prétextes avancés ont été très divers, des vacances où les enfants seraient absents, au surcoût élevé qu'impliquerait la mobilisation du studio seulement les mercredis. La seule chose qu'on ait pu obtenir a été d'écouter les voix au départ. Mais là aussi le choix a très vite limité. →

La Grenouille et la baleine de Jean Claude Lord couronné récemment à Montréal par les primes à la qualité 1989 de la Société générale des industries culturelles du Québec.



→

● Quelle sera la sortie sur Paris ?

– 3 salles puisque nous avons 3 copies 35 mm. Actuellement on a plusieurs propositions, tout en sachant que l'on a un film qui touche une tranche d'âge 8/12 ans et donc que l'on a des salles qui hésitent à le programmer toute la journée. On sait aussi que l'on peut s'appuyer sur le réseau scolaire et garantir donc une fréquentation minimum.

● Et la promotion ?

– On s'est posé longuement la question de l'affichage. Dans Paris cela représente un investissement très lourd, avec un impact par rapport à notre public qui risque d'être limité. Donc on a laissé de côté cette promotion, tout en ayant pris soin quand même de faire tirer des affiches qui seront placées dans des lieux ciblés. On a également une émission télé sur FR3. D'autre part, compte tenu de la nature de certaines émissions de cinéma, notamment sur la 5 et Canal +, on a décidé d'investir sur une bande annonce.

En ce qui concerne la presse, on sait pertinemment que la grande presse nationale n'en parlera pas. Par contre on a ciblé la presse jeune public et une certaine presse associative. Si l'on inclut donc les dossiers de presse, les bandes annonces, l'affichage, le budget sera de l'ordre de 30 000 francs, ce qui reste très limité.

● Globalement, la sortie du film se chiffre donc à combien ?

– De 500 000 à 550 000 francs avec un amortissement sur la durée. Il faut cependant noter que dans ce cas particulier, et compte tenu de la sortie presque simultanée commerciale/non commerciale, une partie des frais sont à inclure dans le cadre non commercial. Il y a ainsi eu des achats partiels de droits et de copies par les cinémathèques régionales de l'UFOLEIS. Enfin, du point de vue des aides à la distribution, un dossier est en cours, mais on ne sait pas bien sûr s'il sera accepté. Par contre on s'est vu refuser l'aide européenne dans la mesure ou la Tchécoslovaquie ne fait pas partie de la Communauté européenne. Pour ce qui est de l'aide à la cinématographie peu diffusée enfin, on n'a pas déposé de dossier puisque l'on a négocié tout de suite l'achat des droits. En plus, il semble que la commission concernée soit peu portée sur le cinéma jeune public.

Entretien réalisé par Robert HERMEL

(1) Primé en 1988 à Laon.

***Captain Johnno** de l'Australien Mario Andréacchio, avec Damien Walters et Joe Petruzzi*



QUAND LE SUD ACCUEILLE LE NORD

Le Festival de Pézenas existe, la preuve, sa 27ème édition, consacrée aux cinémas nordiques

Les grands médias, en France et ailleurs, auraient un peu trop tendance à ignorer le festival annuel de Cinéma qui se déroule à Pézenas. Dommage. Ça n'empêche pas ses sympathiques et efficaces organisateurs de poursuivre, au fil du temps, un vrai travail de prospection dominé par une triple préoccupation. Un : un coup d'éclairage sur des cinémas étrangers et leurs auteurs ; deux : réflexions sur les œuvres de réalisateurs mysthifiés ou contestés ; trois : rencontres avec des techniciens, des auteurs, des acteurs et des écrivains à l'origine de ces cinémas.

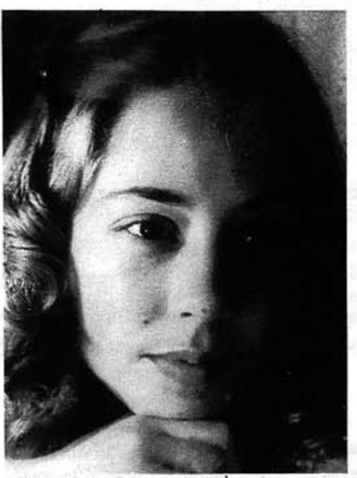
Pour sa 21ème édition, le festival, cette année, était consacré au « Cinéma qui vient du Nord ». Chaud fut l'accueil du public du Sud — qui, lui, fidélisé, répond toujours présent. Il l'a prouvé en suivant, d'un même élan, la rétrospective Carl Théodor Dreyer qui précédait de peu celle qui se tient à Paris en ce moment. Chacun des films présentés **(Le Maître du logis ; La Passion de Jeanne d'Arc ; Vampyr ; Dies Irae ; Ordet, Gertrud)** a donné lieu à des échanges passionnés, contradictoires entre les spectateurs.

Deux réalisatrices nordiques, toutes deux anciennes actrices passées à la réalisation, sont venues, à tour de rôle, débattre avec le public, à l'issue de la projection de leurs films respectifs. La première : Astrid Henning Jensen, Danoise d'un âge vénérable (75 ans aux prunes) aura, avec **Les Rues de mon enfance,** captivé et accaparé plus d'un cœur. Sa cadette, Maï Zetterling, Suédoise, elle, laissa, après le passage de **Les Amoureux,** une salle très partagée dans ses avis.

Au cours de ces derniers mois, « Cinéma » a largement fait écho à toutes les œuvres présentées à Pézenas. Ainsi qu'à de leurs réalisateurs, qu'il s'agisse des Finlandais Aki et Mika Kaurismäki ; des Suédois Bo Widerberg, Maï Zetterling et Max Von Sydow ; du Norvégien Niels Gaup ; etc.

L'événement de ces rencontres aura été danois. Après Astrid Henning Jensen, côté appréciation, Bille August aura justifié la palme décrochée à Cannes. Mais, sans conteste, le grand gagnant, à l'applaudimètre, aura été Erik Clausen. Peut-être... grâce à un concours de circonstances, et sûrement grâce à son talent. Qu'on en juge... Une inversion de bobines a obligé le projectionniste à programmer **Rocking Silver** avant un autre film de ce réalisateur.

Certains râlaient. Les mêmes, au mot fin, emballés comme la majorité des spectateurs, ont acclamé, debout, Erik Clausen. Et pour cause. Fabuleuse la manière dont est traitée l'aventure douce-amère de ces adultes mal-barrés dans leurs vies respectives, membres d'un ancien groupe de rock qu'ils décident de réformer 25 après. Et qui reprennent la route... Au spectateur de faire son cinéma dans cette histoire où la nostalgie cohabite mal avec la lucidité. Avec la réalité.



Sofie Graaboel dans **Les Rues de mon enfance** *de Astrid Henning-Jensen.*

Bien qu'absente, une autre Danoise aura été à l'honneur. Elle s'appelle Helle Ryslinge. Elle a commis un premier film **Cœurs Flambés.** C'est encore plus fou que la pub Perrier et Almodovar réunis. On y reviendra. Promis... C'est prévu en septembre sur les écrans.

Comme le suggérait l'affiche de ces 27èmes rencontres : un drakkar toutes voiles dehors, le cinéma nordique a le vent en poupe. Après avoir été couronné, primé dans nombre de festivals, après celui de Pézenas, il est parti pour gagner les faveurs du public dans les différents points du globe.

Normal. Il fait tout pour le mériter.

Hocine TOUABTI

CITÉ-CINÉS A GAND

Pendant trois mois — décembre 87, février 88 — la Grande Halle de la Vilette avait abrité l'exposition « Cités-Cinés » (« Cinéma » n° 415 et 420). Conçue pour faire rêver, elle avait attiré 450 000 spectateurs, quant à sa destruction, douloureuse, elle aurait pu laisser un goût amer chez ses inventeurs. Heureusement, des fous « de cinoche » il en existe...et les coups de foudre arrivent aussi.

Lors d'une visite à Paris, Jacques Dubrulle — administrateur du Festival de Flandres — est tombé « croque » de cette ville de carton pâte où vrai et faux se confondent pour le plaisir du promeneur. Il n'a eu de cesse, par la suite, de convaincre les organisateurs « parisiens » que Gand — ville cinématographique s'il en est — pouvait et devait accuellir cette manifestation hors du commun. Et voilà comment, le 17 février, le Palais des Floralies a ouvert ses portes sur une nouvelle mise en scène de « Cités-Cinés ». Jusqu'au 21 mai, le badaud pourra déambuler dans les 10 000 m² d'espace reconstitué et se gaver d'images, de décors plus vrais que nature, de sensations cinématographiques.

« Cités-Cinés » est lancé, et bien...mais elle n'est pas prête de s'arrêter. Montréal l'accueillera du 25 mai au 31 octobre 89 et de nombreux contacts ont été pris, entre autre avec Tokyo et Shanghaï. Et que vive la fausse réalité ! Et le cinéma...

Bérénice BALTA

LES CINÉASTES « ENFANTS DU ROCK »

Bruce Robinson, Mike Leigh, Rob Nilsson ; les deux premiers sont anglais, le troisième américain. Tous trois n'avaient guère plus de 20 ans en 68, et chacun a vécu intensément cette période de bouleversements sociaux, culturels, artistiques

Excessivement idéalisée dans ses jeunes années, la génération soixante-huitarde s'est vue peu à peu ridiculisée, reniée, oubliée. Heureusement, arrivent 3 films très personnels : **Withnail And I** (B. Robinson), **High Hopes** (M. Leigh), **Heat And Sunlight** (R. Nilsson). Et peut-être un message commun : l'espoir envers et contre tout...

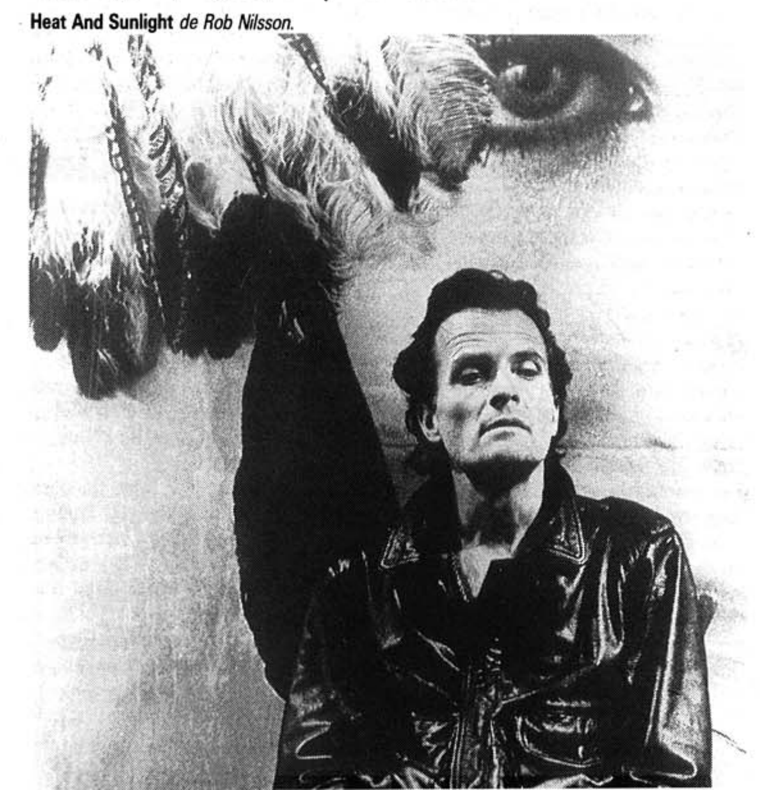
Pour Bruce Robinson, **Withnail And I** est un souvenir autobiographique de cette drôle d'année 69-70, où Londres ne ressemble pas exactement à un carrefour d'épanouissement pour les jeunes artistes en herbe : c'est plutôt un bouillon de culture, au sens crasseux du terme ! On a tous un petit air Beatles ou Rolling Stones, on se trouve bourré de multiples talents qui n'ont convaincu personne. Alors, vogue la galère : on végète, on attend l'audition-miracle, la vaisselle s'empile et pourrit en toute sérénité, on compte ses derniers *shillings,* on se requinque le moral à grand renfort de pilules euphorisantes et de mauvaise bière, on ritualise le *joint,* calumet d'une paix instable entre frères parasites. De plus, non content d'avoir à fuir la hargne conservatrice des piliers de *« public-house »,* il faut partager les lubies de son copain d'infortune Withnail : dandy des faubourgs, comédien au chômage, et véritable artiste dans sa réussite de l'échec ! Avec lui, un simple séjour à la campagne s'avère aussi périlleux qu'une expédition à Katmandou ! Mais on est en 69, la décennie agonise ; une autre s'annonce, explosive, idéaliste, inventive, agressive. C'est l'heure où Jimi Hendrix chante à sa génération en attente : « Excusez-moi, mais j'embrasse le ciel » ! (dans *Purple Haze*). **Withnail And I** : un film très original, surtout par ses ruptures de ton : tantôt ironique et pince-sans-rire, tantôt cocasse, pratiquement boulevardier. Pourtant, si l'ambiance est généralement alerte, les dernières images semblent prémonitoires : l'époque se prêtait à tous les enthousiasmes, elle se révèlera cruelle pour les plus fragiles, et beaucoup ne survivront pas aux années psychédéliques...

Alors, vingt après, que sont-ils devenus, ces rêves d'une liberté totale et collective ? Mike Leigh répond par son film **High Hopes,** et le ton est féroce !

Qu'elle est triste et laide, l'Angleterre de Margaret Thatcher ! Autant que cette famille du quartier de King Cross ! D'un côté, les parvenus : Valérie et Martin. Vulgaires, arrogants, ridicules et odieux. De l'autre, le jeune couple. Enfin, pas si jeune : Cyril et Shirley ont bien dépassé la trentaine. Eux, ils seraient assez gentils et inoffensifs, mais irritants avec leur passivité fataliste, leur nostalgie soixante-huitarde, leur touche de *baba-cool* usés, et les dents en avant de Shirley ! (trop anglaise pour être vraie, Mike Leigh est vraiment méchant !). Et ce n'est certes pas la Mémée qui va égayer le tableau de famille : Rien à voir avec la délicieuse Maud de Colin Higgins, ou la **Vieille dame indigne** de René Allio : Mrs. Bender ronchonne, somnolente et indifférente. Elle ennuie tout le monde, n'aime plus personne, s'achemine paisiblement vers le gâtisme. La Mémé éveille chez Shirley et Cyril des sentiments inconnus : une vague pitié, d'abord, et puis une émotion plus profonde, tendre, protectrice. Enfin, ils apprennent à se préoccuper d'autrui, et grâce à eux, la vieille dame connaît « le plus beau jour de sa vie » : Du haut de la terrasse d'un immeuble, elle pense découvrir « le toit du monde » *(the top of the world).* Révélation pour les jeunes gens : l'espoir de lendemains meilleurs leur revient timidement, même si cela n'offre plus grande ressemblance avec les illusions passées.

On rit beaucoup, dans **High Hopes.** Surtout au début : tout semble si carica-

Heat And Sunlight *de Rob Nilsson.*



tural, si « affreux, sale et méchant » ! Mais peu à peu, le rire s'étrangle : comment ne pas s'identifier, plus ou moins, à des personnes si veules, si quotidiennes surtout ? Honteux, gêné : **High Hopes**, c'est notre vie, aussi. Mais arrive l'émotion finale, superbe. On ne ricane plus, on sourit : le monde a encore du bon, finalement.

A priori, le cinéma de B. Robinson et de M. Leigh, très anglaise, très ironique, très construit, n'a aucune parenté avec celui de l'Américain Rob Nilsson. **Heat And Sunlight,** tourné en noir et blanc, relève d'une démarche différente : cinéma-vérité et complète improvisation face à la caméra. Mais le personnage principal, Mel Hurley (interprété par R. Nilsson) est un enfant authentique de cette génération fougueuse et idéaliste il y a vingt ans, névrosée et bafouée en 89. Pour Mel, reporter-photographe international, la vie semble se briser à toute allure ; seize heures à peine suffiront pour que sa longue liaison avec Carmen s'achève, douloureusement. Alors, il revit avec une ferveur proche de l'obsession les temps forts de toutes les années passées : ses reportages au Biafra, les étapes de sa relation avec Carmen... Tout lui est bon pour exacerber sa souffrance : lettres d'amour, photos, enregistrements, musiques écoutées à deux. Il n'entend plus personne, approche la folie, peut-être même le meurtre ou le suicide ; la violence des désespérés colle à sa peau. Et puis, au hasard d'une sortie nocturne, il retrouve des sensations très simples : la beauté d'une fête de quartier, le jazz des rues, le sourire d'une fille inconnue, la chaleur des vieilles amitiés. Avec l'aube, renait l'espoir, non de guérir, mais tout simplement de survivre à un passé trop sublimé.

Une histoire toute simple, presque banale, en tout cas vieille comme le monde. Mais un film très étrange, quoique un peu long et bavard : c'est qu'il a beaucoup à dire ! Au-delà du psychédélisme de certaines images, sur une musique, tantôt sourde, tantôt hallucinée (signée Brian Eno et David Byrne), **Heat And Sunlight** rappelle les récits de Kérouac : l'amour n'y dure qu'un temps, bref et merveilleux. Reste toute la vie pour l'errance et le souvenir, jour après jour.

Marianne STILLWATER

MOI, JEUNE CRITIQUE

Lors des Rencontres Cinématographiques de Cannes, des élèves des lycées et collèges de la région, mais aussi d'autres venus d'ailleurs, ont eu la possibilité de suivre un stage consacré à l'analyse des films présentés et à la rédaction d'un article. Plusieurs journalistes et critiques les conseillaient. Le meilleur texte devait être publié dans un journal consacré au cinéma.

Cette année, le texte honoré a été choisi à l'unanimité par les responsables et animateurs du stage. Il est dû à Agate Condom, élève de terminale A3 au Lycée du Parc Impérial de Nice (option audio-visuelle). Celle-ci se présentera au bac 89 ; signalons que ce sera la première année où le Bac comportera cette option ; elle y aura le plus fort coefficient : « 6 ».

Passionnée de cinéma, Agate a une forte personnalité, originale et dynamique. Particulièrement à l'aise dans la communication orale, elle envisage de s'orienter vers un travail de « Relations Publiques ».

Précédemment elle avait écrit des articles remarqués sur **Karhozat** (Perdition) du réalisateur hongrois Bela Tarr ainsi que sur **The Kitchen Toto** de Harry Hook (U.S.A.). Mais, c'est son texte consacré à **The Prince of Pennsylvania** de Ron Nyswaner (U.S.A.), qui a été retenu par le jury du stage. Le voici...

THE PRINCE OF PENNSYLVANIA

Il était une fois, dans un royaume fait d'une terre noire de charbon, un roi, une reine et un prince. Tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes, si le conte se bornait à en rester là. Mais ce petit prince devient très vite un jeune adolescent, un peu paumé, énormément naïf ; son jardin secret : un parc à voitures et un snack tenu par une ex-hippie. Son père est un « ancien » du Vietnam, devenu mineur de fond ; sa mère, une femme délaissée par l'amour et la tendresse. Le décor souligne sans cesse un jeu d'acteurs (d'ailleurs bien mené) ; en effet, qu'il soit d'intérieur ou d'extérieur, il est baroque et psychédélique, les personnages évoluent dans des lieux chauffants qui traduisent leurs états psychédéliques. Mais, plus les personnages se retrouvent, se rapprochent ou bien se découvrent, plus le champ visuel se simplifie, s'éclaircit.

Une des dernières séquences qui se passe dans les galeries de la mine, réunit les caractères les plus tourmentés dans ce labyrinthe qui peut devenir l'enfer d'une seconde à l'autre ; mais en s'unissant pour la première fois, les personnages s'en sortent indemnes. Rupert (le jeune « prince ») est, durant tout le film, une sorte de mi-homme, mi-enfant par une coupe mi-court, mi-long, traitée dans les différentes séquences selon la position et le contexte. La dernière scène est une scène d'extérieur, le ciel est limpide, la route s'offre à lui, c'est son entrée dans la vie ; « il était un prince », maintenant il doit devenir un homme.

Agate CONDOM
(T3-A3)

THE PRINCE OF PENNSYLVANIA. USA - 1988 - Coul. - 1 h 30 - Réal. et scén. : Ron Nyswaner. Phot. : Frank Prinzi. Décors : Toby Corbett. Script : Chantal Bernheim. Mont. : Bill Sharf. Mus. : Thomas Newman. Prod. : Joan Fishman et Mary Mc Laglen pour New Line Cinéma. Distr. : Capital Cinéma. Int. : Keanu Reeves, Amy Madigan, Bonnie Bedelia, Fred Ward, Joseph de Lisi, Jeff Hayenga, Tracy Ellis, Jay O'Sanders, Kari Keegan...



VIRGINIE DEMIANS

Une jeune comédienne étonnante

Didier Kaminka, célèbre scénariste, cherchait, pour son premier film une rousse aux yeux verts. A la suite d'un casting, il découvre Virginie, chatain, aux yeux verts. Il « craque ». Enfin, il vient de trouver le personnage de Valérie, la jeune fille de dix-neuf ans, bcbg et drôle. Virginie allias Valérie interprète la fille de Marlène Jobert dans cette comédie loufoque sur le thème de l'adoption **Les Cigognes n'en font qu'à leur tête.**

Depuis son adolescence, Virginie vit dans le milieu artistique. Elle brûle les planches à treize ans avec Lisette dans « Le Jeu de l'amour et du hasard ». Virginie enchaîne deux ans et demi au cours Périmony. Entre temps, elle « s'embarque » avec la Comédie française pour une croisière où elle endosse successivement le rôle de Casilda dans « Ruy Blas » et de Marianne dans « L'Avare ». Forte de cette expérience, elle poursuit sa carrière Finaliste des *« Habits du dimanche »*, émission sur les jeunes talents, elle fait d'une pierre deux coups ; elle décroche un agent et rencontre Pinoteau. Trois ans plus tard, il la contacte. Virginie accepte d'être Vichy, la serveuse branchée de **L'Etudiante**. Grâce à ses talents de pouvoir rougir facilement, Marion Sarrault, lui propose le rôle d'une lingère dans **« Gerfaut ».**

A l'heure actuelle, plusieurs projets lui sont proposés mais par superstition, elle préfère ne rien dévoiler. Naturelle et spontanée dans **« Les Cigognes n'en font qu'à leur tête,** elle va certainement séduire tous les réalisateurs avec ce tempérament. N'oubliez pas son : nom Virginie Demians.

Valérie LACOMBE

MIKHALKOV ET LE TENNIS

Le réalisateur Nikita Mikhalkov a été élu président de la Fédération de tennis de la RSFSR (République de Russie), a annoncé dans son édition du 19 janvier le quotidien « Sovietski Sport ».

TRISTAN LE DAUPHIN

Tel sera le héros d'une série de dessins animés soviéto-américains dont le premier épisode, « Un heureux départ », devrait bientôt voir le jour. Les films, réalisés par Vladimir Tarassov, sur des scénarios de E. Ouspenski, seront distribués par la firme américaine « Story first Intertainment ». Ils raconteront les aventures d'un gentil dauphin dans des bases militaires sous-marines.

ANNIE GIRARDOT DANS UN FILM SOVIÉTIQUE

La célèbre actrice française a accepté la proposition du réalisateur Valéri Akhadov de tourner dans son film « Rouf », adapté de la vie de la pianiste française Véra Lotar, qui épousa dans les années 30 un fonctionnaire de l'ambassade soviétique à Paris.

Rappelé à Moscou par Staline, le mari de l'artiste fut fusillé et elle envoyée dans un camp où elle séjourna près de 20 ans...

UNE BIOGRAPHIE DE GABIN ÉDITÉE EN URSS

Les Editions « Isskoustvo » ont décidé de publier le livre qu'André Brunelin a consacré à Jean Gabin, l'acteur français sans doute le plus populaire en URSS. Dans sa livraison du 21 janvier dernier, le journal « Sovietskaïa Koultoura » a reproduit sur toute une page des extraits de l'ouvrage.

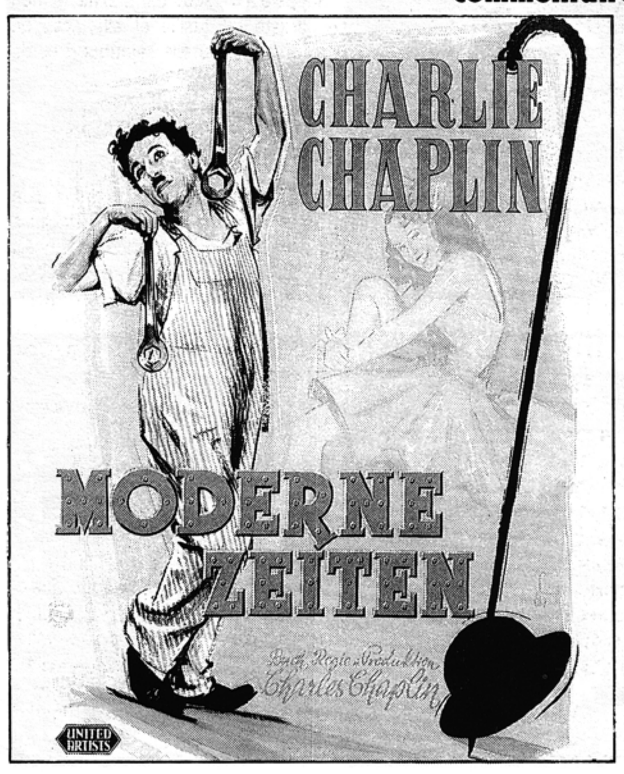
(Sources Agence Novosti)

ERRATUM

En page IV du cahier central consacré au festival de Laon, il faut lire dans les propos du réalisateur québécois André Melançon, dans le premier paragraphe : « j'ai proposé à Geneviève Lefèvre, homonyme québécoise de la réalisatrice du **Jupon Rouge**(...) ».

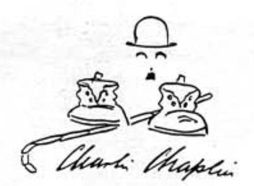
CHARLIE CHAPLIN : 100 ANS !

Né le 16 avril 1889, il continue à faire rire et pleurer les spectateurs du monde entier. Les affiches nous rappellent ses aventures et nos rêves. Sans commentaire





CHARLOT À L'AFFICHE

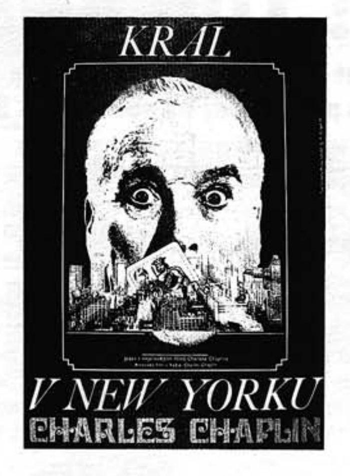


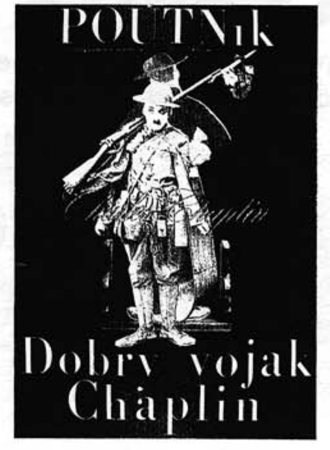




















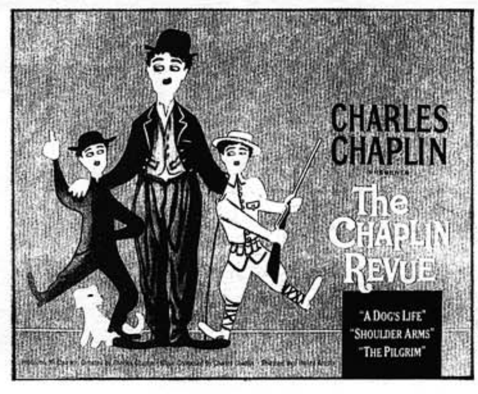






CHARLOT À L'AFFICHE

















A PARTIR DU

5 AVRIL

K-FILMS / CRÉPUSCULE INTERNATIONAL

LA CITADELLE

EL-KALAA / UN FILM DE MOHAMED CHOUIKH





LA CITADELLE / EL-KALAA un film de MOHAMED CHOUIKH produit par C.A.A.I.C. (ALGER)
écrit et réalisé par MOHAMED CHOUIKH avec KHALED BARKAT • FETTOUMA OUSLIHA • MOMO • FATIMA BELHADJ • DJILLALI AIN TEDLES et SIRAT BOUMEDIENE • FAWZI SAICHI • SISSANI • HAMID HABATI • WARDIA • NAWEL ZAATAR • MOHAMED HAIMOUR musique JAWAD FASLA image ALLEL YAHIAOUI montage YAMINA CHOUIKH son RACHID BOUAFIA distribution K-FILMS

